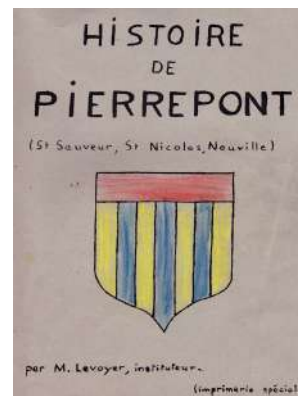


Table des matières

- [SOMMAIRE](#)
- [INTRODUCTION](#)
- [Chapitre 1: Des origines aux invasions normandes \(vers 850\).](#)
- [Chapitre 2 : La Normandie ducale \(911-1204\).](#)
- [Chapitre 3 : de 1204 à la guerre de 100 ans \(1337\).](#)
- [Chapitre 4 : La guerre de 100 ans.](#)
- [Chapitre 5 : de 1450 à 1789.](#)
- [Chapitre 6 : La révolution et l'empire \(1789 – 1815\)](#)
- [Chapitre 7 : De 1815 à 1914.](#)
- [Chapitre 8 : De 1914 à 1940](#)
- [Chapitre 9 : Juin 1940](#)
- [Chapitre 10 : L'occupation et la libération](#)
- [Chapitre 11 : De 1944 à nos jours](#)
- [Chapitre XII : Lieux particuliers.](#)
- [Chapitre XIII : Écoles, moulins, commerces.](#)
- [Chapitre XIV : Légendes](#)
- [Chapitre XV : Seigneurs de Pierrepont :](#)
- [Chapitre XVI : Maires, maîtres d'école et curés de Saint Nicolas.](#)
- [Chapitre XVI I: Anciennes superstitions](#)
- [Le cadastre 1811](#)

Histoire de notre commune

Avec l'aimable autorisation de son auteur:
M. Levoyer instituteur à St Nicolas en 1983



INTRODUCTION

Ce petit ouvrage raconte l'histoire de St Sauveur, St Nicolas de Pierrepont et Neuville en Beaumont des origines à nos jours. Il est frappant de constater que, dans un pays de tradition comme le notre, où les assauts de la vie moderne n'ont pas toujours fait disparaître le mode de vie ancestrale, les événements lointains qui ont eu lieu sur notre sol ne sont pourtant plus guère que des souvenirs diffus, et en voie de disparition.

Tel ancien se rappelle de tel fait précis. Telle tradition court encore, changeante selon la personne qui vous la raconte, mais il est urgent de mettre tout cela par écrit.

C'est la première raison d'être de ce livre : recueillir ce qui subsiste dans la mémoire collective des habitants.

.....

Je n'ai ni la formation, ni le talent d'un historien. Les spécialistes souriront sans doute si jamais ce texte leur est soumis. Il doit y avoir des erreurs, des invraisemblances... Pourtant, j'ai tenté de séparer les faits sûrs des incertains et j'espère que mon travail pourra éventuellement servir de base de départ à quelqu'un de plus compétent que moi.

Chapitre 1: Des origines aux invasions normandes (vers 850).

Il n'est pas douteux qu'aux temps préhistoriques notre territoire ait été fréquenté par des hommes, mais aucune preuve concrète ne nous l'atteste. Présentement il n'y a aucune source pour cette immense période. Le pays devait être plus boisé et marécageux.



À l'arrivée des romains, vers 58 avant Jésus Christ, le Cotentin était occupé par une peuplade gauloise nommée les Unelles (Unelli), dont la capitale devait être Crociatonum (St Côme du Mont).

En -56 une révolte contre César éclata dans l'ouest de la Gaule. Le chef gaulois Viridorix menait les insurgés. César leur opposa les trois légions du légat Quintus Titurius Sabinus. Finalement les Gaulois furent écrasés dans leur oppidum (forteresse). Certains placent cet oppidum tout près d'ici, sur la butte du mont Castre.

Après Alésia (-52), la Gaule, et donc le Cotentin, se romanisèrent. Les agglomérations les plus importantes de la région étaient alors Abrincas (Avranches), Cosedia (Coutances), Alauna (Valognes), Crociatonum (St Côme du Mont). On localise plus mal Coriallum (Cherbourg ?), Grannonum (Port-Bail ?).

L'administration romaine construisit des routes pour relier ces villes. C'est ce qui, à une période indéterminée, fit naître Petra Pons, le pont de pierre ou Pierrepont. En effet l'importante voie romaine de Cosedia à Alauna franchissait ici même le marais et elle devait être assez fréquentée pour qu'on ait jugé bon d'y faire un pont de pierre.



Cette route subsista longtemps aux romains et fut appelée à une époque "chemin de la dame blanche".

On a cité d'autres voies romaines, plus hypothétiques,, se croisant à Pierrepont: une venant de Grannonum (Port-Bail), une autre de Crociatonum (St Côme du Mont), une autre encore de l'Étang Bertrand.

Il y a 100 ans, on voyait encore de nombreux restes de ces voies. On en voyait un tracé entre St Nicolas et Bolleville avant qu'on ne refasse cette route. On l'appelait alors "chemin ferré".

Un reste de chaussée fut découvert au hameau Touillards à Bolleville. On a vu des traces au hameau Falaise à Neuville.

Je n'ai aucune source permettant de savoir comment le monde romain a disparu à Pierrepont et quels envahisseurs notre sol a vu passer.

D'après Mr de Gerville, les rois mérovingiens (famille de Clovis) eurent à Pierrepont, au Hot, une demeure royale. Il n'en reste pas trace. (Les rois mérovingiens ont régné de 420 à 750. Le Cotentin faisait parti de la Neustrie).

Selon une source mal définie, Mauger (auteur d'une histoire de Pierrepont), pense qu'à cette époque notre terre a pu aussi s'appeler Lactra ou Laxtra traduisible par Lestre, Latre ou Lasterie. Cela signifiait "lieu pavé" ou "lieu habité", du celtique "astrac".

Peut-être aussi est-ce à cette époque que Pierrepont était le chef lieu du fisc pour le Cotentin, d'où le nom de Publica villa (Publeville) que l'on retrouve parfois.

Entre 692 et 700 des moines venus de l'abbaye de Fontenelle (aujourd'hui St Wandrille près de Rouen) fondèrent à Pierrepont un prieuré ou monastère sans doute à l'emplacement de l'ancienne église de St Sauveur. Quoiqu'il n'en reste rien, son existence n'est pas douteuse car un diplôme du roi Charles le chauve (roi de 840 à 875) confirme Pierrepont à l'abbaye de Fontenelle. On lit ailleurs que St Sauveur de Pierrepont, autrefois monastère, n'est plus qu'une simple paroisse.

Ce prieuré fut comme une maison de plaisance pour les moines de Fontenelle. Le chronographe de l'abbaye y résida quelques temps. L'abbé Guy le laïque (Wit Laicus) s'y retira et y mourut en 787.

Mais le personnage important de cette période fut Gervold appelé aussi Gerevrald, Gerbold, Gerbaud, Gerebaldus, Girbou, Gerrolde, Gervald, Gerbolde, Gerould... C'est le fameux St Gervold.



Voilà ce que j'ai pu reconstituer de sa biographie : Fils de Walchaire et Walda (famille illustre, il entra dans le clergé et fut admis à la cour de Charlemagne. Il devint chapelain de Bertraden mère du roi. Protégé par la cour, il devint évêque d'Évreux en 775. En 788, après la mort de Guy le laïque, il obtint de Charlemagne la crosse abbatiale de Fontenelle. Il était aussi responsable des douanes royales pour le nord-ouest, le confident et le secrétaire du roi. Il fut envoyé par celui-ci en mission vers Offa, roi des Nerviens dans l'île d'Agna (Angleterre). Gervold réussit à le convertir, le baptiser et lui fit signer un traité d'alliance.

Au retour il fut pris dans une tempête. En ayant réchappé, il jura alors de conserver toujours à son cou les reliques de St Wandrille. Enfin, après avoir été 18 ans abbé de Fontenelle, il se retira à Pierrepont (in horrida solitudine) où il mourut le 14 juin 806.

Il convient évidemment de faire la part du merveilleux dans cette biographie. Certains prétendent que son corps aurait été ramené à St Wandrille ; d'autres pensent qu'il a été enterré à Pierrepont. Il est impossible de trancher, mais on peut faire remarquer que le chroniqueur de Fontenelle n'aurait pas manqué de mentionner l'enterrement d'un si haut personnage. Or, il n'en dit rien. On a fait, après la révolution, des fouilles dans l'église de Pierrepont n'ont rien donné, mais selon Mr de Gerville, à cette époque on n'enterrait pas encore dans les églises. Il n'y a donc rien d'impossible à ce que Gervold repose ici (notons que ce n'est qu'un saint local).

Son culte, réputé guérir de la goutte, a connu une certaine ampleur au XVIIIème siècle et au début du siècle dernier on voyait encore dans l'église de Pierrepont une grossière statue de St Girbou portant au cou une sorte de meule (les fameuses reliques). Cette statue était au pied de la perche du crucifix. Elle a du être enterrée dans le cimetière par un curé. Ce saint était également vénéré à Evreux, son évêché, à la Mancelière et à l'hermitage de Gratot dont il était le patron.

On a avancé qu'avec ce monastère de Pierrepont, il existait aussi une chapelle de la Trinité mais c'est très incertain.

Non loin du prieuré, sur le site de la nouvelle église actuelle, se trouvait le bourg de Pierrepont. Il devait être plus considérable que maintenant, car, vers 1855, des fouilles menées par l'archéologue Renault révélèrent 20 puits dans un champ dénommé « la Dalterie ». On en voit encore un, sous l'aspect d'une petite mare, à 100 mètres de la nouvelle église vers Neuville.

C'est peut-être également de cette époque lointaine que datent les restes de dallage allant vers Portbail, découverts à la Martellerie. Il y aurait eu là un atelier de frappe de monnaie.



Puis vinrent les vikings.

Arrivant de Scandinavie en quête de pillage, ils s'intéressaient particulièrement aux abbayes qui offraient des trésors riches et mal défendus.

On ne sait à quelle date, sans doute entre 850 et 900, ils arrivèrent à Pierrepont. Le bourg et le monastère furent rasés. C'est sans doute alors que le pont fut détruit. Il ne sera rebâti qu'en 1784...

Il est vrai que le roi de France ne voulait (ou ne pouvait) guère faire d'efforts pour protéger le Cotentin. En 867 il en fit don au roi de Bretagne Salomon « avec tous ses fiefs, villas royales et abbayes ». Pierrepont devint donc breton, sans doute d'une manière assez diffuse, pour une cinquantaine d'années.

[Retour au sommaire](#)

Chapitre 2 : La Normandie ducale (911-1204).

En 911, le chef viking Rollon accepta de se convertir, traita avec le roi de France et obtint les territoires de la région de Rouen. C'est l'acte de naissance de la Normandie qui n'allait pas tarder à grandir. En 933 officiellement, le duc Guillaume longue épée reçut le Cotentin. (Bien que les seigneurs d'ici aient été renommés pour leur indiscipline et leur turbulence).



Après l'an mil, un grand mouvement de reconstruction s'affirma. C'est alors, à une date inconnue (entre 1000 et 1050 environ) que l'on rebâtit l'église de Pierrepont, sans doute sur les ruines de l'ancien monastère, et qu'on la désigna sous le vocable de Saint Sauveur (d'où Saint sauveur de Pierrepont). Les parties romanes de la vieille église dataient de cette époque.

Dans le même temps naquit la dynastie des seigneurs de Pierrepont. Selon Mauger, leur demeure était plutôt sur Saint Nicolas, mais il est aussi possible que leur château ait été situé sur la lande de l'Ingrehou au lieu-dit « château de Montauban ».

Cette très vieille motte féodale n'est plus visible maintenant mais il existait encore des murs au XVIIIème siècle. Ces seigneurs de Pierrepont tenaient un fief de haubert, c'est à dire qu'ils étaient tenus, à l'appel du duc, de prendre les armes et de partir à la guerre. Ils étaient sans doute les vassaux directs du vicomte de Cotentin.



Ce furent trois d'entre eux, Geoffroy, Robert et Renaud de Pierrepont qui participèrent avec le duc Guillaume à la bataille d'Hastings. Le duc sut être reconnaissant car il leur octroya des terres en Angleterre, dans le Sussex, où un village porte encore le nom de Hurst-Pierrepont. Seule une branche de la famille resta là-bas. Pour information, notons qu'au XIIIème siècle, elle tenait de nombreux domaines dans le comté de Nottingham, notamment la seigneurie de Holme qui reçut le surnom de Pierrepont.

Cette famille connut en Angleterre successivement les titres de baron, comte, vicomte, marquis et duc. En 1825, un descendant existait encore : le comte de Manvers.



{En complément des informations précédentes, M. Benoit Canu, historien et guide conférencier, nous fait partager les observations suivantes : "Il existait (...) un chemin que la toponymie et l'archéologie tendent à signaler en travers de l'Anse de Catteville du Hamel à Ingrehou : une pièce d'archive de la série A (3380) mentionne en effet un « Ilet du vey », c'est-à-dire « du gué », ou « de l'Inguehou » que l'on peut donc situer à proximité de la ferme de ce nom, sur la butte

voisine ; au XVIII^e siècle, la lande d'Inguehou y portait encore les vestiges d'une motte dite « château de Montauban », qui furent fouillés vers 1760 : des pièces y furent trouvées dans un mur. Son tracé pourrait subsister dans le parcellaire au-delà de La Chuque en direction de la Maison Egret, au nord-est et j'y verrai volontiers l'indice d'une voie reliant les deux St-Sauveur antérieure ou concurrente du chemin « tanguieux » et du passage par la chaussée du moulin de Neuville ; un embranchement vers l'est menait, via Beaumont, jusqu'à Hautmesnil". }

(<http://closducotentin.over-blog.fr/article-catteville-elements-d-histoire-communale-102842324.html>)

On a pensé que le vicomte de Cotentin, Néel premier, aurait songé, vers la première moitié du XI^e siècle, à faire bâtir son château à Pierrepont mais il aurait finalement opté pour un autre lieu qui s'appelle depuis Saint Sauveur le Vicomte, vers 1080, avant qu'il ne se retire au mont Saint Michel. C'est vers cette année qu'il fonda également, dans la partie sud de Pierrepont, un prieuré qu'il plaça sous le vocable de Saint Nicolas (ce saint était alors en vogue). C'est ce qui a donné naissance à Saint Nicolas de Pierrepont.



Qu'était ce prieuré ? Un établissement religieux de peu d'importance disposant de terres sur lesquelles s'exerçait l'impôt religieux (la dîme, environ 1/14^eme des produits du sol).

Rien n'indique où il se trouvait. Sans doute déjà à l'emplacement de l'église actuelle de Saint Nicolas.

Quelques années plus tard, vers la fin du XI^e siècle, ce fut au tour de l'église de Neuville d'être édifiée sous le vocable de Saint Martin. Plusieurs explications sont données quant à l'origine du nom. Certains considèrent que cela veut tout simplement dire « nova villa » (villa nouvelle) ; d'autres que cela vient du celtique « nove » (sol humide). Quant à Beaumont, pour les uns, c'est la référence à la position entre les « beaux » monts de besneville et Doville ; pour d'autres, cela vient du nordique « bosk » (bois) et signifie « près des monts boisés ». Il est vrai que le nom Beaumont n'est pas rare.

Donc, au début du XII^e siècle, la seigneurie de Pierrepont était bien constituée. Elle avait son seigneur, ses armes et ses trois paroisses, Saint Sauveur, Saint Nicolas et Neuville.

Après la mort de Guillaume de conquérant, la Normandie connut d'abord une période d'incertitude et de troubles où plusieurs opposants se disputaient le pouvoir.

En 1138, Roger, vicomte de Saint Sauveur, fut attiré et tué dans une embuscade.

En 1142, les terres de Raoul de la Haye du Puits furent saccagées par le duc d'Anjou qui s'empare de lui et de ses châteaux.

La tranquillité relative revint et la Normandie ducale atteignit son apogée sous le règne du roi d'Angleterre (et duc de Normandie) Henry II Plantagenêt (de 1154 à 1189).

À cette époque, en 1167, le prieuré de saint Nicolas fut uni à l'abbaye de Saint Sauveur le Vicomte. Il forma alors une « fraction curiale à la nomination de l'abbaye ». Les impôts sur ses biens consistaient en une grande portion qui payait une dîme de 43 livres par an (pour l'abbé) et en une petite portion de 26 livres qui revenait au seigneur.

En 1173, Richard de Bohon, évêque de Coutances, confirma à Roger de Salmonville, sixième abbé de Saint Sauveur le Vicomte, la propriété de l'église de Pierrepont. L'abbé en avait le patronage et percevait deux gerbes. Le curé de Pierrepont avait la troisième gerbe avec l'autelage (*Profit de l'autel, droit ecclésiastique de dîme qui porte sur les laines, les agneaux, les offrandes, les funérailles et toutes les petites dîmes*) et environ trois vergées de terre. Mais il devait payer un décime de 32 livres, 6 sols pour la chape de l'évêque, 20 deniers pour le Saint Chrême et 3 sols pour droit de visite. Cet état de choses existait encore en 1665, ainsi que le constate l'état des paroisses fait à cette époque.

Le cas de l'église de Neuville est plus confus. On sait seulement qu'en 1278 elle était sous le patronage d'un Richard de Taillepie et qu'elle dut alors passer assez vite sous celui de l'évêque de Coutances.



Vers la fin du XII^{ème} siècle, Saint Nicolas dépendait d'une sergenterie (division administrative) dite sergenterie Couraye qui dépendait elle-même du vicomté de Carentan au service lui-même du comté de Mortain.

De toute façon, pendant le moyen-âge, les divisions de tous ordres, religieuses, militaires, administratives, judiciaires, seigneuriales, etc, ont été très nombreuses, mouvantes et souvent confuses pour l'homme d'aujourd'hui.

En 1204, le roi de France, Philippe Auguste envahit la Normandie qui fut alors directement rattachée à la couronne : C'est la fin de la Normandie ducale.

[Retour au sommaire](#)

Chapitre 3 : de 1204 à la guerre de 100 ans (1337).

Il semble que ce passage sous la coupe du roi de France, une fois les premières années écoulées, se soit passé sans trop de heurts, et 50 ans plus tard, la Normandie était dans une période de prospérité.

Malgré les famines et épidémies de 1261, 1278 et les mauvaises récoltes de 1315, 16, 17, aggravées par la peste, cet état de choses dura jusque vers 1340.

Notons que pendant la deuxième moitié du XII^{ème} siècle on rédigea à l'évêché de Coutances un livre noir (sorte de registre des églises) où l'on apprend qu'à Saint Nicolas, un Nicolas Frappier, écuyer, avait le patronage de la grande portion (des impôts de l'église) (portion du roi) ; le curé était seul décimateur. Le seigneur Robert de Pierrepont avait le patronage de l'autre portion qui appartenait au comte. Le curé dîmait tout et avait un demi acre de terre et les aumônes.

Plus tard, vers 1330, on rédigea un livre blanc (analogue au précédent). On y lit que les héritiers de Nicolas Frappier avaient toujours le patronage de la grande portion. Le curé avait tous les fruits (?) ; les grosses et menues dîmes appartenaient à l'église. La grange de dîme était alors dans le cimetière. Le curé devait payer 18 deniers pour droit de visite et 2 sols pour la chape de l'évêque (pro capa episcopi) Les héritiers de Pierrepont avaient toujours le patronage de la petite portion mais le curé prenait tout ce qui appartenait à cette portion. Quand celui d'alors fut nommé, il ne trouva pas de manoir (presbytère) mais il acquit une pièce de terre sur laquelle il bâtit une grange et une chambre pour lui.

Je retiens surtout de ces informations arides qu'il y avait bien une église à Saint Nicolas avant la guerre de 100 ans.

C'est peut-être à cette époque faste qu'on a pu bâtir l'hôpital de lépreux qui, selon la tradition, avait pour nom « La Maladrerie » et qui devait se dresser non loin de la croix du même nom. Mais son existence n'est pas prouvée.

[Retour au sommaire](#)

Chapitre 4 : La guerre de 100 ans.

Cet interminable conflit, né de discordes dynastiques et territoriales entre la France et l'Angleterre, débuta vers 1337.



La première partie de cette guerre fut dominée, dans le Cotentin, par Godefroy de Harcourt, seigneur de Saint Sauveur le Vicomte.

Tantôt pro français, tantôt rallié aux anglais, agissant surtout pour les intérêts de la Normandie, il a profité d'un temps où les places fortes et citadelles étaient essentielles, alors que la campagne ne jouait qu'un second rôle.

C'est lui qui, en 1345, contesta à l'évêque de Coutances la possession de l'église de Neuville. Un arrêt de l'échiquier (tribunal) le débouta.

En 1346, ce fut la première expédition anglaise dans le Cotentin. Débarquée à Saint Vaast, elle alla jusqu'à Saint Cloud et Crécy.

En 1348-1349 ce fut la peste noire qui décima la moitié des habitants de l'Europe. Il n'est pas impossible que ce soit à cette époque qu'on ait commencé à fêter Saint Sébastien à Saint Nicolas. Ce saint était supposé mettre fin à ce fléau. Notons par ailleurs que ce saint fut aussi invoqué pendant des siècles contre les maladies des animaux.



Godefroy hésita longtemps entre Anglais et Français. Pour ne pas simplifier, le roi de Navarre hérita du comté de Mortain et d'une partie du Cotentin. La période qui suivit fut assez confuse. Tirailé entre les rois de Navarre, de France, d'Angleterre, à la merci des luttes d'influence, le Cotentin changea plusieurs fois de maître. Toujours est-il qu'à la mort de Godefroy, en 1356, le pays était anglais et malgré le traité de Brétigny (1360), il le resta jusqu'en 1372.

C'est dans ces circonstances troublées qu'en 1369, un Pierre Lesage, prêtre, fit bâtir une chapelle dédiée à la Vierge et qui porta le nom de Notre Dame du Maur (maure, mor, mort) à Saint Sauveur de Pierrepont. Édifiée pour le salut de son âme, cette chapelle avait été autorisée dans un acte en latin par Louis d'Erquery, évêque de Coutances en 1367. Je fais grâce au lecteur de cet acte caractérisé par de nombreuses redites et sans grand intérêt. Plus intéressant est un texte annexe, recopié dans les archives paroissiales et dont l'original était dans la chapelle même jusqu'à la révolution. C'est l'acte de dotation : en effet il fallait qu'il y ait de quoi entretenir un chapelain.

Les habitants furent donc appelés à donner une rente à cet effet. Le texte donne une énumération, parfois fastidieuse, mais intéressante pour les lieux, noms et mesures au XIVème siècle à Pierrepont. En voici quelques extraits :

- « Maître Pierre Lesage..... a fait bâtir la ditte chapelle..... au hamel du Maur située et construite en une pièce de terre contenant demie vergée de terre à lui aumônée par un acien. Laquelle pièce de terre est située joignant Thomas Lanouey et sa femme, à cause de la ditte femme, d'un but et d'un cauté, et butte d'autre but par où l'on va au monastère de Pierrepont et a doté la ditte chapelle à perpétuité suffisamment..... savoir : Trois pièces de terre et les maisons dessus étant, la première sise à la ditte paroisse à la Landonnerie» (aujourd'hui Frémaderie).

Cette terre est la seule qui demeura à la chapelle jusqu'en 1790. Le chapelain y avait sa maison et les ruines en existaient encore vers 1810. Cette pièce s'appelle encore « le presbytère »

.....jouxte Pierre Baudoin d'un but et d'un côté ; la seconde sise à Begaud, jouxte le dit Pierre ; la troisième sise es campagnes buttent aux chemins qui séparent Pierrepont et Canville »

« Item, 6 boisseaux et demie de froment à la mesure de Pierrepont et un chapon sur Colin Lucas, à exécuter sur trois pièces de terre, la première jouxte les héritiers Denise Bavoise et but au chemin du monastère, la seconde jouxte les dits héritiers d'un but et la troisième des forêts ».*



*« Item un cabot** de froment ditte mesure, un pain et une geline (poule) sur Jean Dingouville et exécutable sur la terre sise jouxte Colin et butte au marais de Pierrepont ».*

« Item 7 sols avec hommage sur Colin Frapier et sur les héritiers de Guillaume d'Ubur dit d'Oper-tout ».

« Item 1 boisseau de froment sur Pierre Quiédeville à exécuter sur la terre sise jouxte le dit Jean, butte au chemin de Barneville.

« Item 7 noisseaux de froment, à la mesure de Denneville, sur Colin et Jean Dugal, à exécuter sur 4 pièces de terre sises à denneville. »

* boisseau : 37,220 litres

** cabot : 18,610 litres

.....

Ensuite le texte précise que ne pourra être propriétaire de la chapelle que le chapelain lui-même et qu'il devra y résider.

L'abbé Courbaram, qui a recopié ce texte, récapitule :

« Au moins 96 boisseaux de froment, 2 d'avoine, 12 pains, 14 gelines, 20 œufs et 7 sols ».

Je n'ai pas vérifié ce douteux total mais de toutes façons, cette chapelle était richement dotée, et malgré l'érosion du temps, cela suffit à faire vivre un chapelain jusqu'en 1790.

On connaît le nom de certains d'entre eux :

- En 1646 : Thomas Lequertier.
- En 1663 : Gilles Picot.
- En 1669 : Louis Lepelley.

Le nom de la chapelle est diversement interprété. Le plus probable est que « Maur » signifie marais. C'est donc la chapelle des marais. Le « chemin du monastère » est sans doute celui de l'église.

On trouvera la suite de l'histoire de cette chapelle dans les chapitres suivants.



En 1373, le roi de France décida de reprendre l'offensive en Cotentin et se prépare au siège de Saint Sauveur le Vicomte, place tenue par les Anglais. Le 11 juin de cette année, il charge l'amiral Jean de Vienne de la faire tomber. On raconte que primitivement, c'est Duguesclin qui aurait dû s'en occuper mais cela ne se fit pas.

La chronique dit que notre amiral, « avec certains nombres de gens d'armes, pour approcher les dits ennemis, et pour garder et défendre nostre dit pays, qui estoit en très grande désolation par le fait desdits ennemis, dont nous avons très grande compassion et pitié, icelui admiral fut entré en clos

de Constantin et eust pris et enfoncé la ville de Pont Labbé, la bastide de Beuzeville et la ville de Pierrepont pour mener guerre à nos dits ennemis et à tenir nostredit pays en bonne seureté et paix. És quelle forteresse nostre dit admiral demeura pour certain temps ».

L'amiral habita donc Pierrepont qu'il fit aussitôt fortifier. On ne sait où étaient ces fortifications mais on peut penser qu'il y en avait une partie dans le champ dit « le donjon », où, l'année de la sécheresse, on avait vu un grand cercle où le maïs était moins haut. C'est de cette période également que daterait la tour de l'église de Saint Nicolas. Cette tour de guet aurait été alors soit érigée, soit modifiée. Enfin il n'est pas impossible que certaines parties fortifiées de Bouttemont remontent à cette époque.



L'amiral passa une revue à Pierrepont le 1er décembre 1374. Les fortifications furent achevées en 1375 par Jean Vauchis.

Tout cela dut coûter cher car les évêques de Coutances, de Beauvais et de Bayeux, qui s'étaient faits remarquer à soutenir le siège de Pierrepont et de Pont Labbé, furent indemnisés. L'évêque de Coutances reçut 1000 Francs or, celui de Beauvais 10 F par jours de siège et celui de Bayeux 600 livres tournois (7560 Euros). Ces sommes furent prélevées sur un impôt spécial de 30.000F

octroyé par les états de Normandie le 29 janvier 1375.

En outre, par une charte royale du 14 février 1376, Charles V alloua à Guy Chrétien, bailli de Rouen, et à Renier le Coutellier, bailli de Caen, 300F or et 500F sur les deniers cueillis pour la part active qu'ils avaient prise dans l'entreprise des bastilles de Pierrepont et de Pont Labbé.

Finalement Saint Sauveur le Vicomte se rendit le 3 juillet 1375 mais Cherbourg étant toujours, et jusqu'en 1394, aux mains des Anglais, le roi de France fit « vider » le Cotentin pour les isoler, et la région resta comme un désert jusqu'à cette date.

Après les paysans revinrent..... juste à temps pour voir une nouvelle armée anglaise envahir de nouveau le pays en 1412.

En 1417, le roi anglais entreprit la reconquête systématique de la Normandie. Pierrepont allait rester anglais jusqu'à 1449.

Cette longue occupation fut très relativement paisible.

En 1428 les habitants de saint Nicolas devaient au baron de La Haye du Puits 34 quartiers d'avoine au prix de 48 deniers le quartier (28 Euros).

Finalement cette interminable guerre s'acheva par la défaite des Anglais le 15 avril 1450 à Formigny (Calvados).

[Retour au sommaire](#)

Chapitre 5 : de 1450 à 1789.



ÉVOLUTION GÉNÉRALE : Après la guerre de 100 ans, le Cotentin se remet lentement, mais durablement, de ses ruines. Point de guerre directement sur notre terre ; toujours des épidémies allant toutefois en diminuant. Les guerres de religion furent peu sensibles ici. Il y eut des révoltes de paysans dues à des disettes et surtout à l'excessive pression du fisc royal... Pendant cette longue période on assista au déclin des seigneurs locaux au profit du pouvoir royal pour arriver à la monarchie absolue.

L'image générale est celle d'une société semi-pauvre, très contrainte par le fisc. (La Normandie a payé jusqu'au quart des impôts du royaume). Il y eut des périodes sombres, en particulier le début du XVIIIème siècle. Les sources écrites deviennent nombreuses et j'ai dû les classer en plusieurs rubriques même si cela nuit à une vision globale.

A – La noblesse :

Son rôle diminua et son nombre s'accrut. Il y eut bientôt plusieurs familles nobles à Pierrepont (quoiqu'il semble que le titre « de Pierrepont » ait eu une certaine prépondérance). Ces autres familles étaient soit de vieille noblesse, ayant acquis des terres, soit des anoblissements comme les Plessard en 1580.

Ces familles avaient un fief, la plupart du temps une grosse ferme, qui leur était en quelque sorte prêtée contre divers services par un seigneur plus puissant. Parfois elles en étaient propriétaires.

C'est d'ailleurs à cette époque des XVème et XVIème siècles que furent construites beaucoup de grosses fermes qui existent encore (La Cour, La Hurie, Écolleville, Bouttemont),.

B – L'église :

Les protestants étaient assez nombreux au XVIème siècle pour avoir un prêche que l'on nommait « chapelle ès huguenots » qui se situait dans un bâtiment de la ferme d'Écolleville. Le culte dut cesser vers 1685. Le local servit ensuite de bergerie jusqu'au début du XXème siècle. Actuellement on en voit à peine un pan de mur. Notons aussi, non loin, un ancien cimetière qui pourrait être celui des protestants. Le presbytère de Pierrepont dut être bâti en 1760 (crédits alloués). Une chapelle de la Trinité, dont le seigneur de Pierrepont avait le patronage en 1665, pose des problèmes de localisation. On la décrit comme dépendant de Saint Sauveur mais sur la carte de Cassini (1757) elle est placée à La Cour. Je pense qu'en fait, c'est la chapelle de cette ferme, même si elle a pu dépendre de Saint Sauveur à une époque.



À Saint Nicolas de Pierrepont, la chapelle Saint Sébastien est du XVIème siècle, la voûte du chœur de 1768.

À Neuville, la tour date de 1638, donnée par Jean Baston ; la nef de 1770.

Rappelons que le système de taxes religieuses, en deux portions pour Saint Nicolas pour l'abbé de Saint Sauveur de Pierrepont, et pour l'évêque de Coutances à Neuville, est resté en usage jusqu'à la révolution.

C – L'administration :

En 1454, les hommes de Pierrepont devaient au seigneur de La Haye du Puits le service d'un char tiré par 21 bœufs.

En 1528, lors de la fondation du moulin de Neuville, il y avait à Pierrepont 10 fiefs sujets à aller quérir l'arbre du moulin dans la forêt de Saint Sauveur le Vicomte, lesquels fiefs, avec sept autres de la seigneurie d'Auvers, devaient maintenir chacun une perche de la chaussée dudit moulin jusqu'à la grande rivière.

Ces fiefs étaient :

- 1) Le fief au Morel, 2) du Hoc (du Hot?), 3) au Doutez, 4) Bavoise, 5) Piédechien, 6) au Vallois, 7) au Roi, 8) Encombault, 9) Bechaitre, 10) Quentinot.
- Ces noms représentent pour la plupart des noms de famille, gros paysans ou petite noblesse.

À cette même date on apprend que le seigneur de Saint Sauveur le Vicomte avait le droit de Pourvoir aux écoles de Pierrepont et que le service de guet de son château était dû par les habitants d'environ 90 paroisses dont celle de Pierrepont. Dans le même acte, on apprend que 39 feux de saint Nicolas étaient tenus de payer 19 livres 10 sols à la même baronnie. (On remarque la première allusion à l'école de Pierrepont et la persistance du nom « Bavoise » depuis 1369).

Neuville était alors dans la sergenterie de Beaumont et dans l'élection de Valognes.



On note une deuxième allusion à l'école de Pierrepont en 1688. À saint Nicolas l'école de garçon existait en 1682, tenue par Mr Resvert et vers 1700 par Mr Basneville, prêtre ; vers 1734 par le sous-diacre Gille du Bosc ; vers 1785 par Guillaume Dubost, prêtre. Cette école se trouvait en face de chez Mr Charles Scelles (Bouttemont). L'école des filles de Saint Nicolas fut fondée en 1718 par B. de Pierrepont à la demande de feu Ruelle, prêtre. Elle coûte 200 livres.

D – Faits divers :

En 1605, Nicolas Durvie, sieur de Cussy, eut un procès avec Jean Feuarent. Celui-ci voulait déposséder le sieur de Cussy de sa place réservée dans l'église de Pierrepont. (Place sans doute obtenue à la suite de dons pour l'église). La grande chambre décida, par « arrêt donné le 23 juin 1605, entre Nicolas Durvie, sieur de Cussy, pour luy et damoiselle Isabeau Queudeville sa femme, et Jean Feuarent, que ledit Durvie fut maintenu en son banc et place en l'église de Pierrepont devant l'autel Saint Thomas où avoient été ensépulturez les prédécesseurs de ladite femme et quelques uns de ses enfants, et ordonné au curé et marguilliers* de ladite paroisse bailler lieu et place convenable audit Feuarent en ladite église hors le cœur d'icelle et autre que le banc et place dudit Durvie. »

**1. vieilli ou français du Canada : Membre du conseil de fabrique d'une paroisse.*

2. moderne : Laïc, laïque chargé(e) de la garde et de l'entretien d'une église.

En 1704, le curé de Saint Sauveur, Mr Basneville, se noya dans le marais en voulant franchir la Chaussée.

En 1743, Louis Th Mauger, lieutenant aux traites, chargé du quart bouillon (impôt sur le sel) acheta Cussy. Il résidait sans doute à la grande Maison où une tradition dit qu'il y a eu une perception.

En 1760, un dénommé Blondel, fouillant dans les ruines du château de Montauban, découvrit une certaine quantité de pièces dans un mur et fut par la suite surnommé « pot d'or ».

En 1771, à Neuville, la petite Jeanne Françoise (12 ans) se noya dans l'eau de la fontaine aux dames.

Au XVIIIème siècle, un Guillaume Vauluisant, peintre à Saint Nicolas, aurait été impliqué dans une affaire de sorcellerie.

En 1784, à la Chaussée, le marquis de Sainte Suzanne et seigneur de Pierrepont, fit reconstruire le pont, détruit depuis très longtemps, à ses frais. Les habitants de toutes les paroisses voisines y contribuèrent pour le transport des pierres. Ce pont tint jusque vers 1935.

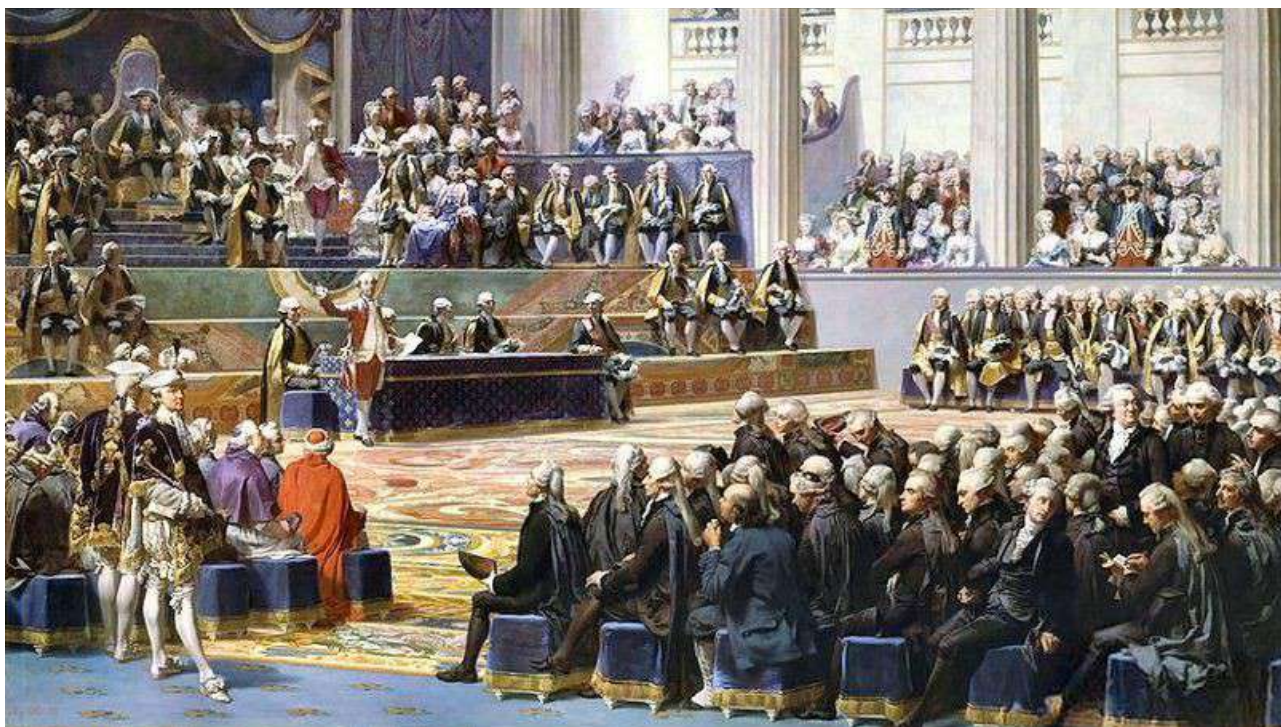


En résumé, à la veille de la révolution, Pierrepont avait plusieurs familles nobles, une administration et un découpage très complexes. Le pays passait pour assez riche. On y cultivait essentiellement les céréales (froment, sarrasin) et les fruits (surtout pommes). Le lait ne représentait encore, et jusque vers 1850, qu'une activité annexe, sauf dans le marais. Notons que les dernières années de l'ancien régime furent mauvaises pour les récoltes.

[Retour au sommaire](#)

Chapitre 6 : La révolution et l'empire (1789 – 1815)

La convocation des états généraux (1789), où le baron Errard de Belisle, seigneur de Neuville fut délégué, et la rédaction des cahiers de doléances (malheureusement perdus) firent naître un certain espoir dans le pays. Cet espoir fut vite déçu et c'est avec un sentiment mitigé, mais pas foncièrement hostile, que l'on accueillit en Normandie les députés de la Constituante.



Plus tard, sous la terreur, les républicains avaient ici la situation en main. C'est en 1790 que furent créés les départements, cantons, communes, etc... Cette même année, un nommé Leboisselier, dernier titulaire de la chapelle du Maur, s'en alla. (La chapelle avait encore une dotation de 5 vergées de terre, plus sans doute des avantages en nature).

En 1792 on confisqua les biens du clergé et on les vendit. C'est alors qu'un certain Dagoury, très riche propriétaire de Pierrepont acheta le presbytère. (On a raconté que la façon qu'il avait eue de l'obtenir n'avait pas été très...catholique).

Le 28 septembre 1793, Thomas Faudemer, curé de Saint Nicolas, fut incarcéré à la prison du mont au Vey d'où il sortit le 26 pluviôse (15 juillet 1794). Le 9 octobre suivant, Jean Étienne Fauvel, curé de la même paroisse, fut enfermé à Coutances et relâché 3 jours plus tard. Enfin, le 3 messidor an II (21 juin 1794), Antoine Le Fol, prêtre en ce même lieu, fut aussi enfermé au moulin au Vey et en sortit le 29 messidor (26 juillet).

Le 8 floréal an III (28 avril 1795), un arrêté du district de Carentan obligea la commune de Saint Sauveur de Pierrepont à fournir 24 quintaux 63 livres d'orge pour l'ensemencement des terres des Moitiers en bauplois et le 14 du même mois un Georges Malassis fut délégué pour en prendre livraison.

Ces « persécutions » n'allèrent pas sans réaction. Ainsi, en pluviôse an IV (janvier 1796), les chouans détruisirent à Saint Sauveur de Pierrepont de nombreux papiers municipaux ; et, à la date du 25 germinal (28 avril 1796), une bande de plus de 100 chouans commit une foule d'exactions au même lieu, et également à Doville, Baudreville, Bricqueville, Morville, Négreville, etc... Dans l'espace de deux nuits, *ils razièrent toutes choses à leur convenance...* Du moins c'est ce qu'écrivit Mauger en 1884. Il ajoute : « *Je ne puis donner de noms car ce serait peut-être rappeler d'amers souvenirs dans quelques familles* ».

Il donne encore des détails : « *Cette bande rendit, par ses excès en tous genres, le nom de chouan si odieux que le souvenir n'en est pas encore effacé* ».



Ils prenaient le titre de « chasseurs du roi » mais leurs victimes leurs donnaient le nom de « chauffeurs » qui les caractérisait très exactement, car, en effet, ces terribles chauffeurs plaçaient leurs victimes les pieds sur les charbons ou dans les flammes du foyer pour les forcer à révéler le lieu où elles avaient caché leurs trésors.

Ils étaient le plus souvent masqués et déguisés et se mettaient en bandes plus ou moins nombreuses de manière à exécuter plus aisément leurs exactions qu'ils poussaient jusqu'à détrousser les voyageurs et à arrêter les voitures, même privées.

Les forêts de saint Sauveur le Vicomte et de Bricquebec servaient de refuge à la bande qui désolait notre contrée. La plupart de ceux qui étaient affiliés dans cette société de brigandage sont morts misérablement ».

Ce témoignage est bien sûr très partial et il manque malheureusement une opinion de l'autre camp.

C'est avec un certain soulagement que l'on accueillit la naissance de l'empire en 1802, d'autant plus que l'année d'après la religion fut réhabilitée.

Auparavant, le curé de Saint Sauveur de Pierrepont, Duvivier (curé depuis 1764), était parti en 1792 à la vente du presbytère et n'était revenu qu'en 1801. Il fut alors logé dans « une pauvre boulangerie de la Porte Montcuit, chez René Dagourit ». Il y mourut subitement en 1802. En 1803 arriva le curé Quesnel qui demeura à Courpeville chez Mr. Bretel, maire. Après sa mort en 1808, ce fut le curé Sanson qui logea à la poste actuelle (fermée depuis). Ce logement fut loué à un Abraham de Saint Rémy. Cette habitation était « triste et petite ». Elle allait pourtant servir de presbytère jusqu'en 1874.

C'est d'ailleurs ce curé Sanson, quand il mourut le 1er novembre 1818, qui fit don à l'école des filles de Pierrepont (preuve qu'elle existait) d'un champ situé près de la gare actuelle. Les revenus de ce champ ont depuis lors, et jusqu'à l'année dernière (1982), été attribués à l'école de Pierrepont.



C'est à peu près tout ce que j'ai retrouvé sur cette période. Il est vrai que l'empire a laissé une autre pièce, considérable, datant de 1810 : le [cadastre](#)* (malheureusement celui de Neuville est perdu). On y voit les chemins, les champs, les maisons surtout.

Au fur et à mesure que l'empire déclinait, les impôts et la conscription devenaient plus lourds, ce qui le fit détester. C'est avec une hostilité manifeste que les Normands accueillirent la nouvelle du retour de l'empereur pendant les 100 jours (1815).

De toutes les conquêtes napoléoniennes on trouve trace à Saint Nicolas de la ferme appelée « l'Égypte, sans doute rebaptisée (elle s'appelait avant « hamel Roger ») par un soldat ayant fait cette campagne. On se souvient qu'à Josset, à la ferme ruinée de la Chevalerie, habitait autrefois un « père la Russie », surnommé ainsi parce qu'il avait eu la chance d'en revenir.

- [#Cadastre1](#)
- [Retour au sommaire](#)

Chapitre 7 : De 1815 à 1914.

Lorsqu'on imagine la Normandie traditionnelle, avec ses coutumes, ses manières de vivre, ses chants, ses métiers, ses costumes, c'est à ce siècle là que l'on fait référence : La Normandie traditionnelle c'est celle du XIXème siècle. On arrive à



l'apogée, puis au commencement du déclin de la société paysanne. C'est aussi l'époque où l'on peut encore avoir des témoignages de personnes vivantes, parlant soit de leur expérience personnelle, soit de celle de leurs parents disparus. Enfin, les sources écrites se multiplient et je n'ai pu les traiter toutes, ce qui nécessiterait un ouvrage entier.

Les différents remous politiques (restauration, révolutions de 1830, 1848, second empire et même guerre de 1870) n'ont, semble t'il, pas eu tellement d'échos directs dans notre campagne où la société était, au moins en apparence, très stable. En apparence seulement car une lente transformation de fond a alors commencé : L'exode rural, lié à l'industrialisation des villes. Mais tout cela est resté comme entre parenthèses et ce n'est qu'après la grande guerre qu'on prit conscience que le monde avait changé.

Les structures : C'est l'époque des communes, le maire, un gros cultivateur élu par ses pairs (pour voter il a fallu payer 300F (660 Euros) d'impôts) a remplacé le seigneur. Il s'appuie sur un conseil municipal dont tous les membres ne savent pas toujours signer leur nom.

L'autre personnage important est le curé qui exerce une direction des consciences, lui donnant un réel pouvoir. Jusqu'en 1881 il exerce une autorité considérable sur l'école. Il peut, en accord avec le maire, faire chasser un maître jugé mauvais ou peu dévot. C'est d'ailleurs la commune qui paie le maître, jusqu'en 1889 pour Saint Sauveur. En 1879, le maître est payé 1000F par an, la maîtresse 490F. À Saint Nicolas, en 1886, le maître et la maîtresse ont chacun 900F. (1F = env. 2,30 Euros).



L'instituteur, avant 1881, est souvent sacristain, sonneur, chantre ; il se doit d'être secrétaire de mairie. Son salaire est faible.

Les biens communaux sont régis par le conseil. Les biens relevant de l'église aussi mais dans le cadre d'une assemblée

comprenant le maire, le curé, des conseillers et des marguilliers (sortes d'administrateurs). Cette assemblée s'appelle « la fabrique ». Elle se charge d'encaisser l'argent venant de dons, legs, des recettes diverses de l'église (par exemple la location des bancs). Elle paie le secours aux indigents, les réparations de l'église, cherche des subventions, des emprunts, etc... On possède les registres de fabrique de Saint Sauveur et de Saint Nicolas.

Les personnes privées sont divisibles en plusieurs catégories.

1 – Les propriétaires : Ce sont les vrais chefs du pays, le maire est un des leurs. Il faut distinguer les gros qui possèdent parfois une demi-douzaine de fermes (comme la famille Dagoury) et les petits qui souvent se font grignoter par les gros. Il semble qu'à Saint Sauveur il y avait plus de « gros » et à Saint Nicolas plus de « petits » (en tout cas plus de gens étaient propriétaires de quelque chose). C'est sans doute ce qui a fait naître cette rivalité entre communes, qui n'est pas encore totalement effacée.



2 – Les fermiers : Ils louent une ferme appartenant à un autre avec un bail. Je n'ai pas étudié les modalités (paiement en argent, nature, dates, etc...) mais cela ne doit pas être foncièrement différent de ce qui se passe maintenant.

3 – Les domestiques : ou ouvriers agricoles, sont les plus nombreux. Ils sont assez pauvres, vivent dans une petite maison (parfois à eux) ou bien dans les communs d'une grande ferme. Ils sont employés à l'année ou occasionnellement à la louée (à la journée) pour les grands travaux (moisson). Tout le travail étant fait à la main, il faut être nombreux.

4 – Les indigents : Ils sont dépourvus de tout. Ils ne peuvent travailler, soit qu'ils ne trouvent pas de travail, soit qu'ils soient malades, infirmes ou dans une situation bloquée (veuves). La mairie et l'église les aident passablement. Par exemple, la mairie paie quelques places à l'école pour leurs enfants (n'oublions pas qu'avant 1881 l'école était non-obligatoire et payante). Certains vont arracher des pommes de terre à Jersey.

5 – Les artisans : Ils constituent l'exception : Ils ne cultivent pas. Les plus favorisés sont les meuniers (à Saint Nicolas, le meunier qui possède trois moulins est un notable) et les forgerons.



Las ! Les moulins d'abord, puis les forges (plus tardivement) vont disparaître, ruinés par la concurrence industrielle.

Les autres artisans sont dispersés et misérables (cordonniers, sabotiers, chaumeurs (couvroux en paille)).

Dans la deuxième moitié du XIXème siècle s'ouvrent quelques commerces (voir plus loin). Des colporteurs et marchands ambulants passent, le facteur rural fait son apparition.



Cette époque est celle des familles nombreuses ; celles de dix enfants ne sont pas rares. La mortalité infantile est pourtant élevée, mais tous les survivants ne pourront rester au pays, ils vont chercher leur vie à la ville.

Il ne faut pas croire d'ailleurs que la population est figée. Certes, de nombreuses familles sont du pays et depuis longtemps mais d'autres tout aussi nombreuses viennent d'ailleurs à la recherche d'une terre à exploiter. Ils peuvent même venir de loin (de Bretagne par exemple).

Les voies de communication sont toutes en terre, pierrées pour celles où doivent passer les charrettes. Ce ne sont pas toujours les mêmes que maintenant. Certaines routes actuelles ne sont pas tracées (par exemple, du bourg de Saint Nicolas à la Tisonnerie : 1905 ; de Marcanville à la Frémanderie). D'autres voies ont disparu (comme celle considérable, de Neuville à Denneville).

Par exemple, pour aller à l'école du Bosc à Saint Nicolas on devait prendre un chemin à travers la lande de la Grinette (et non Glinette comme a été déformé ce nom) qui retombait à la

Lande (chez Mr. Séguineau). Là, soit on faisait le tour de la Chaussée, soit, l'été, on prenait par la Tisonnerie et on coupait par la lande Bouttement, sauf si le sentier bourbeux était praticable. Ces problèmes étaient analogues au bourg de Pierrepont ou à Neuville : chemins inondés par temps de pluie, pas de ponts sur les ruisseaux...

Les maisons ordinaires n'ont qu'une pièce avec une cheminée, le sol est en terre, l'étable jouxte l'appartement, le tout est couvert en chaume. Le puits est dans la cour. Les meubles importants sont le lit, l'armoire, la table et les bancs, le vaisselier, parfois l'horloge. La vaisselle est faite des assiettes, couverts et marmites.

Quand on voit le [cadastre](#)* de 1810, on est frappé par le nombre de maisons, et même de hameaux qui ont disparu.

Enfin, pour terminer l'évocation de la vie à cette époque, je donne le témoignage de Madame Marie Billard née en 1890 :



« On faisait du blé, du sarrasin et de l'avoine, et du panais pour les vaches. On battait le sarrasin dans le champ. Ma mère avait deux champs ; dans l'un elle faisait du sarrasin et dans l'autre du blé. Elle demandait dans une ferme et on venait lui tourner sa terre. Tout le monde s'entraidait. Elle n'avait qu'une brebis, des poules et des lapins ; c'est cela qui, avec les épluchures, faisait l'engrais. Avec le blé, elle faisait son pain et la couverture de la maison, et avec le sarrasin, des galettes. Cela faisait pour toute l'année. Elle gardait ce qu'il fallait pour ressemer et l'année d'après, on inversait les champs ».

Toujours d'après elle : *« À l'école de Pierrepont, en 1897, on commençait début septembre et on terminait le 13 juillet avec 6 heures de travail par jour, 5 jours par semaine. Il n'y avait que 2 jours à Pâques et à Noël. La classe était sombre et petite, on y était une quarantaine sur des longues tables de 5. Le chauffage était au bois ou au charbon dans un poêle rond. On écrivait à la plume ou sur l'ardoise. Le matin et le soir, c'était la prière à genoux. Le midi on mangeait dans la cour et l'hiver autour du poêle ».*

Mentionnons que c'est entre 1840 et 1890 que l'élevage laitier est devenu prépondérant, que dans le marais on fauchait le jonc pour servir de chaume et que la pêche aux anguilles était une ressource non négligeable.

Ayant donc un aperçu de ce qu'a pu être la vie avant la grande guerre, voyons maintenant, pour la même période, les événements concrets qui se sont déroulés :

- En 1817 il y eut une famine et en 1832, l'épidémie de choléra.
- En 1823, le curé de Pierrepont organisa une mission, c'est à dire que quelques prédicateurs vinrent pendant une courte période pour ranimer la foi des fidèles. C'est à cette occasion que l'on planta le premier calvaire de bois au bourg de Pierrepont ; il tiendra jusqu'en 1929.
- En 1826, ce même curé fit faire des fouilles dans l'église de Pierrepont pour retrouver le tombeau de Saint Gervold. Voici le récit de ces fouilles : *« En baissant le pavé du chœur de deux marches ou degrés qu'il y avait à monter, j'ai fait fouiller partout, et partout j'ai trouvé la carrière à nu. La tradition disait qu'il y avait là un caveau, je me suis convaincu du contraire. J'ai fait également fouiller dans l'église, où je n'ai trouvé, même à 12 pieds de profondeur (4m.), que des ossements et le commencement des fondements de l'église. J'ai fait également fouiller dans le portail à 12 pieds de profondeur. J'ai trouvé à 3 pieds en dessous du seuil de la grande porte une fenêtre ou lucarne d'à peu près 2 pieds carrés, annonçant un accès pour un souterrain dans l'église. J'ai cru que ce pouvait être l'entrée d'un caveau mais mes recherches ont été inutiles .».* [* Annexe 1](#)



En 1828, ce curé obtint de l'archevêque de Paris une « relique de la vraie croix » dans un reliquaire. Malgré mes recherches je n'ai pu déterminer ce qu'il en est advenu. Elle était encore là en 1854.

En 1829, il abandonna la chapelle du Maur où il disait encore la messe deux fois par semaine. Elle fut alors reconverte en école de garçons jusque dans les années 1860 où elle brûla. Il en reste un pan de mur à la ferme de la Chapelle. L'if du cimetière fut planté en 1846.

C'est vers 1852 que l'archéologue Renault vint faire ses fouilles à la Dalterie et qu'il trouva les vestiges du bourg d'avant les normands.

En 1870 éclata la guerre contre les Prussiens, guerre que Napoléon III allait vite perdre ; tous les hommes valides, jusqu'à 40 ans, furent rappelés. Une armée allemande occupait l'ouest de la France d'Orléans jusqu'au Mans et menaçait la Normandie. 2000 hommes de troupe et 3 batteries furent cantonnés à Pierrepont. On construisit trois baraques dans la pièce en face de l'école actuelle. Quant aux officiers, ils logeaient au presbytère (logement de la poste actuel). Le curé était contraint d'occuper une mansarde ; il n'ose pas raconter « *ce qu'il eut à subir d'eux* ».

À Saint Nicolas, en 1871, Mr. Lebourgeois, propriétaire des moulins, les vendit, ce qui marque sans doute leur arrêt. Peut-être même le moulin à vent de Bouttemont avait-il cessé avant. C'est sans doute vers cette période que s'arrêta aussi celui de la Moulinerie à Saint sauveur.

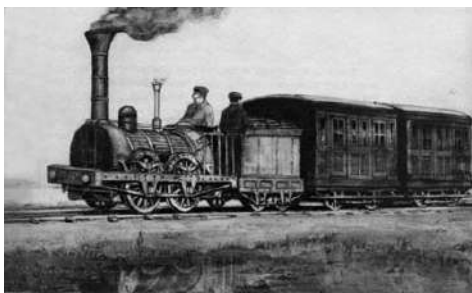
C'est en 1874, à Pierrepont, que l'on bâtit l'école actuelle. Les garçons s'installèrent dans ce qui est aujourd'hui la poste et les filles allèrent dans le nouveau bâtiment. Quant au curé, il réintégra l'ancien presbytère « soufflé » à la révolution. La famille Dagoury voulut bien le revendre à l'église pour 25.000F (env. 80.000 Euros). Notons d'ailleurs que cette famille Dagoury, également propriétaire de l'Ingrehou, fit passer cette ferme à la commune dans des circonstances et à une date indéfinies. (La ferme fut revendue par la suite).

À Saint Nicolas, on abandonna les anciennes écoles pour aller dans les actuelles entre 1867 et 1889 (voir plus loin).

La tradition veut qu'on ait, au siècle dernier, rebâti l'école de Neuville sur une plus ancienne.

Les écoles devinrent publiques, gratuites et obligatoires en 1881.

La grande affaire de la fin du siècle (19ème) fut la construction du chemin de fer. Elle dura plusieurs années et la ligne fut inaugurée le 27 janvier 1884 lors d'un banquet à Saint Sauveur le Vicomte par Mr. Raynal ministre des travaux publics et diverses personnalités dont le préfet Poubelle (le vulgarisateur de l'appareil du même nom).



La ligne de Carteret et la ligne « stratégique » furent construites dans la foulée. Ce furent des travailleurs étrangers, principalement espagnols, qui firent le travail ; mais tous les gens alentour contribuèrent à creuser des tranchées et à apporter des pierres. S'il n'existe plus de personnes ayant vu la construction, on a encore de nombreux souvenirs légués par des parents disparus.

Tout cela ne se fit pas sans remous ; ainsi, primitivement, la ligne devait aller de Bricquebec directement à la Haye du Puits, mais le sénateur Foubert réussit à obtenir un détour par Saint Sauveur le Vicomte.

Initialement, la gare devait être à Neuville, près du hameau Falaize, mais le maire refusa. On la fit donc à Pierrepont. On raconte que si le maire refusa, c'est que le curé de Neuville fit pression sur lui : Cette gare allait lui enlever toute tranquillité. En fait, selon les anciens, le curé Bréard possédait le terrain où est la gare de Pierrepont, et ainsi il se fit exproprier et en retira plus d'argent qu'il ne valait.

Quand on fit le chantier près de l'église de Pierrepont, on retrouva une grande quantité d'ossements, en particulier d'enfants, preuve d'un ancien cimetière à cet endroit.

Dans les registres de la mairie de Saint Nicolas on trouve des traces de contestation au sujet de l'expropriation de champs. Plusieurs fermes se virent isolées (Écolleville) et durent se faire un nouveau chemin d'accès.

Il passait alors trois trains par jour, de Coutances à Cherbourg et trois dans le sens inverse. Le chef de train faisait fonction de chef de gare. Quant à la ligne « stratégique », elle n'a guère servi qu'une fois, avant 1905, lorsque dit-on l'empereur Nicolas II de Russie, allant visiter l'arsenal de Cherbourg, passa par là. Son train fut aiguillé peut-être par erreur sur cette voie.

À Pierrepont, en 1879 et 1886, il y eut des missions*. Celle de 1898 fut brillante : La procession, habituellement limitée au calvaire, prit des chemins de campagne. Pour commémorer l'événement, on inaugura l'année suivante la statue de la Vierge des marais qui était en outre censée remplacer la chapelle du Maur. On fit la cérémonie le 2 avril. La procession alla désormais jusque là. (on en faisait encore il y a 20 ans).



Vers la même époque, à Saint Nicolas, on allait en procession le jour des Rogations à la croix de la Maladrerie. Le jour de la fête paroissiale de Saint sauveur est la Sainte Trinité, pour Saint Nicolas c'est la Saint Sébastien. À l'occasion de ces fêtes, vers 1900, il y avait déjà des camelots, vendeurs de bonbons...

En 1896, à Saint Nicolas, le conseil municipal se plaignit que les carrioles de pierre sorties de la carrière de l'administration au mont de Doville détruisaient la route...

En 1905 eut lieu la séparation de l'église et de l'état. Cela ne se fit pas sans mal. La plus délicate question était celle de l'inventaire des biens du clergé. Un huissier devait venir en établir la liste. Les curés refusèrent pour la plupart et fermèrent les églises. J'ignore ce qui s'est passé à Saint Nicolas et à Neuville mais pour Saint sauveur le curé fit rédiger des protestations écrites aux habitants, et quand l'huissier parut, accompagné par les gendarmes, il lui fallut enfoncer les portes à coup de hache pour pénétrer. Le presbytère qui était propriété de l'église depuis 1875 passa à l'état.

C'est également l'époque des cours d'adultes que le maître donnait le soir.

En 1905 également, à Pierrepont, par manque d'enfants, on ferma une classe. L'école devint mixte. Cela laissa libre un local qui fut loué. Plus tard en 1913, on y installa la poste.

Citons à Pierrepont la mission de 1909.

En 1910, 1911, éclata à Saint sauveur la querelle scolaire : La maîtresse Melle Lebel, ayant eu le malheur de donner à ses élèves un livre d'histoire où l'on apprenait que Jeanne d'Arc avait « cru » entendre des voix, le curé s'en émut et lui demanda de retirer le livre. Elle refusa. La querelle s'envenima et finalement le curé demanda aux parents de ne plus envoyer leurs enfants à l'école tant que ce livre y serait. C'est pourquoi pendant toute l'année 1911, les élèves de Pierrepont, sauf sept, allèrent à l'école de Neuville. Melle Lebel partit l'année suivante.

- *Dans le vocabulaire religieux qui était courant au xixe-xxe siècle, le terme « mission » désigne essentiellement l'envoi, par une communauté, de représentants ou de délégués, qui sont mandatés pour propager sa [foi](#) et implanter ses institutions.*

[Retour au sommaire](#)

Chapitre 8 : De 1914 à 1940



En 1914 éclata la grande guerre qui consacra la fin d'un monde. Tous les hommes ou presque partirent au front, beaucoup ne revinrent pas (voir plus loin). La vie s'organisa pourtant. Les femmes firent tout le travail. Au fur et à mesure que la guerre s'éternisait, on commençait à manquer de tout.

À Saint Nicolas, l'instituteur, Mr. Lefol, étant parti, c'est sa femme qui se chargea des deux classes.

À Saint sauveur, le curé parti lui aussi, c'est celui de Saint Nicolas qui en fit office jusqu'en 1916. Puis jusqu'en 1919, ce fut l'aumônier de l'hôpital de la Bucaille à Cherbourg.

Sur la ligne stratégique, on entreposa des wagons dépareillés, mauvais pour le service (certains étaient des wagons de voyageurs). Les enfants de cette époque se rappellent encore qu'ils allaient y jouer. Ces wagons sont restés là jusqu'après cette guerre.



C'est en 1918 que la meule du moulin à vent de Bouttement tomba. À cette époque, celui de la Moulinerie à Saint Sauveur n'avait plus sa machine mais la tour était encore haute. C'est également au cours de cette guerre que le moulin de Neuville cessa son activité : Le père Colas qui le tenait était mort peu avant la guerre et ses deux fils qui avaient repris s'en allèrent au front et n'en revinrent pas. On voyait encore la roue du moulin vers 1935.

La guerre finit pourtant un certain 11 novembre. On édifia alors des monuments aux morts.

En 1923 on installa le téléphone à la poste de Pierrepont. Ce fut le premier. C'est à cette période qu'apparurent les premières automobiles et les machines à battre.

Vers 1935, au vu des fissures, il fut décidé de remplacer le pont de 1784. On fit le nouveau à 10 m. plus au nord en détournant la rivière. Puis il fallut démolir l'ancien ce qui n'alla, paraît-il, pas sans mal.

C'est en 1929 qu'à Pierrepont, le vieux calvaire de bois, datant de 1823, où les paroissiens accrochaient des cœurs en cuivre, fut remplacé par un autre, monumental, en pierre, avec un Christ en fonte grandeur nature, qui ne tint pourtant que jusqu'en 1981.

En réaction, à Saint Nicolas, la famille Lelouet fit bâtir le sien sur la route de Bolleville, en 1930.

En 1938 furent enlevées les rails de la ligne stratégique, ils allèrent renforcer les défenses anti-chars de la ligne Maginot.

En 1939 il n'y avait de l'électricité qu'à la croix Blondel.

[Retour au sommaire](#)

Chapitre IX : Juin 1940

Pour ce chapitre épineux, car les témoignages divergent, je vais d'abord donner trois textes, puis j'essaierai de reconstituer les faits.

1 – Rapport allemand cité dans l'Union Fraternelle du 28 janvier 1942.

« À 6 kms au nord de La Haye du Puits, combat acharné. La route est efficacement obstruée. La pointe de notre groupe de reconnaissance éprouve des pertes sensibles. En raison de l'obscurité et de l'importance du barrage, le commandant de la division qui se trouve sur les lieux, ordonne de rompre le combat et prescrit une attaque méthodique pour le lendemain à l'aube avec l'appui d'un groupe d'artillerie qui doit dans l'intervalle mettre en batterie. ».

2 – Compte-rendu écrit plus tard par le curé de saint Nicolas :

« Le 18 juin, deux pièces de 75 avaient été montées aux environs de l'église de Saint Sauveur de Pierrepont. Une trentaine de marins sous le commandement de l'enseigne de vaisseau Ramas assuraient la défense de ce petit coin paisible du Cotentin. Ces braves garçons possédaient une vingtaine de fusils ayant servi pendant la guerre d'Espagne.

En cette tragique soirée du 17 juin, ils furent avertis de l'arrivée des troupes du Reich à la Haye du Puits. Ils reçurent un renfort de 80 soldats. Il y avait déjà avec eux un groupe de mitrailleuses et 3 groupes de FVA à 5 kms. Le mardi matin, une quarantaine de soldats allemands apparurent à un virage près d'une ferme (la Chaussée). Le lieutenant Ramas leur commanda de sa voix puissante : « halte ! ». Ils s'arrêtèrent et se mirent à agiter des mouchoirs. L'officier français accompagné d'un de ses hommes qui connaissait un peu la langue allemande descendit la butte du cimetière.



Le chef de la colonne allemande vint à la rencontre du lieutenant Ramas. La conversation s'engagea ; l'officier allemand déclara vouloir éviter une effusion de sang inutile de part et d'autres. Il fit valoir la demande d'armistice et les nombreuses cessations de combat, surtout de la part de petits groupes. Le lieutenant Ramas répliqua qu'il n'ouvrirait pas le passage sans ordre de son amirauté. L'officier allemand obtint une demie heure. Pendant ce temps un ordre arriva de Saint Sauveur le Vicomte qui était le PC de la ligne de défense. Le lieutenant Ramas fit savoir à son adversaire qu'il ouvrirait le feu dix minutes plus tard. ».

Le curé ajoute ailleurs : « Aucune maison d'habitation ne fut atteinte sérieusement mais les deux églises de Saint sauveur et Saint Nicolas subirent le choc. L'église de Saint Nicolas reçut trois obus, mais des 75 français, notre clocher pouvait être un observatoire pour les troupes du Reich. La voûte du chœur fut trouée, les murs criblés d'éclats... Les obus avaient traversé une étable de Mr. François Noël, de l'autre côté du monuments aux morts.

3 – Voici maintenant la version du matelot Michel Gabriel Schmitt, bien connue des anciens. Il l'écrivit le 29 juin 1940 au Sacré Cœur de Coutances.

« Nous étions 25 à 30 marins, ayant comme commandant le lieutenant Ramas, homme très dur et très bon, surtout héroïque et ne reculant jamais devant son devoir, aussi était-il beaucoup estimé de nous tous. Il y avait cinq jours que nous étions à Saint sauveur durant lesquels nous avons monté 2 pièces de 75 contre chars d'assaut. Donc, comme défense nous avons ces deux pièces plus une vingtaine de fusils ayant déjà fait la guerre d'Espagne. Malgré cela, nous avions tout de même confiance en nos armes, ce qui nous rendait bon moral.

Jusque là tout allait très bien, mais vint le 17 juin, un lundi soir. Notre commandant, le lieutenant Ramas, nous fit mettre au poste de combat, vu que les « boches » étaient signalés à La Haye du Puits et à quelques kilomètres de nous. Ce soir même nous avons reçu comme renfort quelque chose comme 80 soldats. Nous passâmes la nuit à veiller ces intrus afin de leur réserver un accueil qui ne devait pas être trop chaleureux. Tout se passa sans incident jusqu'au petit jour. Il

pouvait être 5h du matin lorsque du virage d'une ferme nommée la Sensurière, nous vîmes une quarantaine d'hommes s'avançant sur la route en direction d'un barrage que nous avions combiné moyennant troncs d'arbres et grosses chaînes sur un petit pont traversé par une rivière.

Tout d'abord nous croyions avoir à faire à des Anglais mais notre commandant moyennant ses jumelles en a reconnu des « boches ». De sa voix forte et puissante il leur cria du haut de la butte, vu que nous étions dans un cimetière : « Halte là ! ». Aussitôt ils s'arrêtèrent et ne bougèrent plus, mais ils sortirent de leurs poches des mouchoirs blancs qu'ils agitèrent en criant « camarades ».

Se méfiant, mon lieutenant me fit appeler vu que je connaissais couramment la langue allemande, et, descendant ensemble la butte du cimetière, il me dit de leur demander ce qu'ils voulaient, ce que je fis sans hésitation. Arrivé à une vingtaine de mètres de ces individus, je sommais le chef de la colonne de s'avancer seul et désarmé devant mon commandant, ce qu'il fit en amenant avec lui un de ses hommes connaissant un peu notre langue.

Arrivé devant mon commandant, l'Allemand nous dit que l'armistice était signé entre la France et l'Allemagne depuis lundi midi, donc la veille, ordre qui devait avoir été transmis par le maréchal Pétain et que durant la nuit ils étaient devant sans avoir échangé un coup de feu ; que nous devions déposer les armes comme tous nos camarades l'avaient déjà fait devant et derrière nous. Je me vois encore en face d'eux n'ayant comme défense qu'un malheureux fusil espagnol tandis qu'eux étaient armés jusqu'aux dents. Une vraie scène de David et Goliath...

Enfin mon commandant, n'en croyant rien à ces êtres là, me dit de leur dire qu'il n'avait qu'un ordre à exécuter : celui de son amirauté et non d'eux. Le chef de la colonne dit alors qu'en guise de preuves, si on lui permettait, il allait se détacher et retourner seul chez son commandant afin d'y chercher un papier certifiant réellement que tout ce qu'il disait était véridique et qu'en signe de reconnaissance, en revenant il agiterait un mouchoir blanc, ce qui fut approuvé. Donc l'Allemand partit seul et ses hommes restèrent sur place en attendant les conséquences.

Une demie heure s'écoula lorsque du virage de la Sensurière nous vîmes une auto sur le marchepied de laquelle était un homme agitant un mouchoir blanc. Ayant reconnu le chef de la colonne allemande, je descendis de nouveau la butte avec le lieutenant Ramas auquel je servais d'interprète.

L'Allemand dit alors que d'ici une dizaine de minutes il y aurait une voiture contenant des officiers français qui viendraient approuver ce qu'il disait.

En même temps il remit un papier à mon commandant qui en prit connaissance. J'attendais sur ses ordres quand il me dit de leur dire , car à ce moment il devait y avoir in lieutenant-colonel avec eux, qu'il n'y croyait absolument rien en tout cela : « Tant qu'il n'y aurait pas d'ordre de son amirauté, ils ne franchiraient pas le barrage. ».

Tout à coup arriva une voiture avec trois officiers français de l'armée de terre, qui par la suite n'étaient que des Allemands travestis en Français, preuve est qu'ils ne parlèrent ni ne descendirent, ce qui de suite me parut suspect ainsi qu'à mon commandant.

Sur le coup, il me fit leur transmettre que s'ils s'obstinaient à vouloir franchir le barrage, nous ouvririons le feu sur eux. Finalement les « boches », surtout leur chef, commencèrent à s'exaspérer car d'après leur compte-rendu ils devaient se rendre à Cherbourg à une heure fixée et vu qu'ils ne pouvaient pas franchir le barrage ainsi que la route avec leur colonne motorisée qui était constituée en tanks, chenillettes, camions, side-cars et motos. Le chef de la colonne allemande dit alors que si d'ici 10 minutes on ne les laissait pas passer, ce serait eux qui commenceraient à ouvrir le feu.

Tout cela n'intimidait pas et laissait absolument froid le lieutenant Ramas. Pendant toute cette discussion un message arriva qui immédiatement fut remis à notre lieutenant qui en prit connaissance. J'attendais avec impatience ce que cela pouvait encore nous apprendre quand mon lieutenant me dit d'une voix ferme : « Bon, dites leur de se retirer et que dans 10 minutes nous ouvrons le feu sur eux. ».

À peine transmis, voilà nos fridolins qui se replièrent à toutes jambes afin de se cacher, tandis que mon lieutenant et moi nous remontions à notre poste de combat qui était situé dans le cimetière même de Saint Sauveur de Pierrepont. Je le vois encore regardant sa montre jusqu'à ce que les 10 minutes traditionnelles soient écoulées. Tout le monde étaient calme et décidé à se défendre ainsi que lutter jusqu'au bout, malgré que la bataille qui allait s'engager était de beaucoup à l'inégal, vu que tous marins et soldats compris nous étions à peu près une centaine contre des milliers d'Allemands beaucoup mieux équipés et armés que nous.

Enfin, les 10 minutes écoulées, notre lieutenant nous donna l'ordre de tirer et d'ouvrir le feu les premiers, ce que nous fîmes sans hésitation. Et c'est ainsi que la bataille s'engagea, hélas triste et fatale.

Ce fut une canonnade sans merci de part et d'autre et j'entends encore le sifflement lugubre tombant devant, derrière, ainsi que sur les côtés avec un fracas épouvantable.



Notre commandant dirigeait le tir abrité derrière un arbre devant lequel se trouvait la pièce n°1 à laquelle j'occupais le poste de culassier, ayant comme chargeur mon meilleur camarade nommé Charles Delporte. Nous nous battions pendant trois quart d'heures, nous défendant comme nous le pouvions, tantôt tirant au fusil ainsi qu'au canon en même temps.

Quand, tout à coup, j'entendis un sifflement prolongé, puis une détonation terrible. Pendant plusieurs secondes j'étais étourdi et ne vis absolument plus rien devant moi. Ayant repris un peu de mes esprits, je me sentis une douleur dans le dos ainsi qu'aux reins, et en y passant la main, je la retirais pleine de sang. Je me rendis compte qu'un obus était tombé dans l'arbre devant lequel se trouvait la pièce de 75. Nul n'est besoin de dire que cette scène demeure indescriptible... De tous côtés des gémissements et des râles et à mes côtés gisait le meilleur camarade qui tout à l'heure encore était plein de vie et d'audace et maintenant... inerte et sans vie, derrière l'arbre dans une mare de sang ; mon commandant, lui de même gisant et râlant mortellement touché, ses jumelles fracassées à ses côtés. Tous nous étions plus ou moins blessés.

Je me sentis soulevé par deux brancardiers qui me transportèrent en courant. En sortant du cimetière un nouvel obus tomba à quelques mètres de nous, ce qui fit lâcher prise à mes deux brancardiers et je me retrouvais à terre non sans douleur. Celui qui se trouvait sur l'avant tomba dans un râle tandis que le second s'esquiva pour se mettre à l'abri. Donc me voilà seul sur un malheureux brancard n'ayant comme compagnon que des projectiles qui incessamment sifflaient autour de moi. Je me relevais comme je pu et rampais au hasard. Arrivé à une clairière, j'entendis m'interpeller par un de mes camarades de combat nommé Gaston Pellet qui de même était blessé (bras gauche traversé par un éclat). Ne sachant où aller je me dirigeais vers lui et nous continuâmes notre marche en nous soutenant mutuellement, traversant clos et rivières.

Nous marchions depuis je ne sais combien de temps lorsque finalement nous aboutîmes à une ferme délaissée, vu que depuis la veille nous étions sur pied, sans repos et sans nourriture. Nous en profitâmes pour nous reposer un peu. Je me suis allongé sur un lit et ne tardais pas à m'endormir tandis que mon camarade sommeillait sur une chaise.

Une heure s'écoula ainsi parmi les bombardements et la mitraille qui continuaient à faire rage. Il pouvait être 11h du matin, la canonnade un peu calmée, les fermiers revinrent à leur ferme, car durant ce temps ils s'étaient mis à l'abri. Après avoir pris connaissance de notre situation, ils nous restaurèrent et nous versèrent un peu de réconfortant dont nous avions tant besoin afin de calmer un peu nos souffrances. Ensuite nous repartîmes non sans avoir remercié infiniment ces bonnes gens de leur hospitalité, et nous marchions au hasard, ne sachant où, tout en nous soutenant mutuellement.

Sur une route nous vîmes un camion se dirigeant vers nous et dans lequel se trouvaient des Allemands qui s'arrêtèrent et nous demandèrent où nous allions et ce que nous faisons. Vu que je connaissais leur langue, je leur dis notre situation. Donc ils nous dirent de nous rendre plus loin au haut de la route, endroit il devait se trouver une ambulance qui devait s'occuper de nous.

Arrivés à un croisement de chemins, nous vîmes là une multitude de camionnettes ainsi que de belles voitures abandonnées. Dans une camionnette nous avons reconnu un de nos collègues de nationalité canadienne qui était gravement blessé à la cuisse gauche par un éclat et perdait son sang en abondance. Au pied de cette camionnette gisait plutôt mort que vif un soldat blessé qui en réalité était lui aussi gravement blessé. Par la suite nous devions apprendre qu'il s'agissait du Lorientais du nom d'Émile Guigeuneau qui, tout comme nous, avait pris part à la bataille de Saint Sauveur de Pierrepont.

Comme on ne nous soignait pas, vu que d'après les Allemands il fallait attendre je ne sais quand, mon camarade d'infortune Gaston Pellet eut une idée géniale. Étant chauffeur de profession, nous embarquâmes le soldat dans le camion au côté du Canadien et nous partîmes tous quatre où le vent nous poussait en vue de nous faire soigner dans un hôpital quelconque... Tout en roulant nous passâmes par hasard devant Saint Sauveur de Pierrepont où nous nous sommes arrêtés vu que la route était occupée par des colonnes d'Allemands motorisées se dirigeant vers Cherbourg. Comme défilé s'était interminable.

Donc, profitant de cet arrêt imprévu, j'en ai profité pour visiter notre triste champ de bataille. En remontant le chemin du cimetière, je constatais les dégâts qui consistaient en autos abandonnées ou détériorées, valises éventrées et semant le linge, armes démolies, des vivres, ainsi que de multiples trous d'obus. Je m'avançais jusqu'à ma pièce à laquelle j'ai été blessé et comme j'avais été renseigné que mon commandant, c'est à dire le lieutenant Ramas, était mort ainsi que deux de mes camarades parmi lesquels se trouvait le meilleur, étaient enterrés ensemble dans une soute à munitions (tombeau provisoire) je n'eus pas de peine à retrouver cet emplacement ; la terre qui recouvrait leurs corps était encore fraîche, surmontée d'une vulgaire planche désignant leur nom. ».



La fin du texte de Schmitt, de moindre intérêt, montre comment ils arrivèrent à La Haye du Puits avec leur camion. De là, ils furent emmenés au Sacré Coeur de Coutances par des religieuses.

Ces trois textes, quoique capitaux pour la compréhension des événements, présentent toutefois quelques erreurs et omissions. J'ai pu par ailleurs recueillir des témoignages de gens ayant vécu cette période, et même celui d'un ancien combattant, Mr. Lefèvre. J'ai tenté de faire un tout cohérent de ces diverses sources.

Le 11 mai 1940, un groupe d'une trentaine de soldats du 6^{ème} bataillon du 208 s'installa au presbytère de Pierrepont. Ils étaient équipés de fusils mitrailleurs. Quelques jours plus tard, arrivèrent les marins du lieutenant Ramas avec leurs deux canons de 75. Ces marins logèrent à l'école ; vers le 10 juin, un renfort de soldats avec des mitrailleuses arriva à son tour. Le tout pouvait faire 80 hommes environ.

Cette troupe installée à Pierrepont était un maillon d'une chaîne supposée couper le Cotentin, alors que d'autres soldats étaient à Carentan, au pont de la Sensurière, et à la gare de Denneville. Le PC, avec le commandant Feuardant, se trouvait à Saint Sauveur le Vicomte. On voit bien que ce n'est pas 5 jours avant le combat, comme l'affirme Schmitt, que les Français ont pris position (peut-être parle-t-il de son cas personnel). Les deux 75 furent donc installés, l'un sous l'if du cimetière, l'autre plus bas. Il y avait également deux mitrailleuses lourdes et des petites mitrailleuses réparties autour de l'église, près de la ligne, et dans un petit champ. En outre, la garde civique, composée en partie de gens du pays armés de fusils de chasse, montait la garde, barrait la route et le rail avec des chaînes de marine et des arbres. (La route était déjà barrée le 16 juin).

Vers le 16 également, un avion de reconnaissance allemand repéra les emplacements. Les Français avaient l'ordre de ne pas tirer. À partir du 16 également, des convois anglais, qui remontaient sur Cherbourg, passaient sans interruption au pont de la Sensurière.

Le 17 juin, dans l'après midi, les Français de Pierrepont virent arriver une « Citron », conduite par deux étudiants qui revenaient de passer le bac à Caen et qui annoncèrent que les Allemands les suivaient, mais tout resta calme. Toujours le 17, mais dans la soirée, arriva le renfort dont parle Schmitt, mais dans l'obscurité il ne put même pas s'installer.

Vers 11h du soir, un camion anglais, précédant les Allemands de 20 mn, arriva en vue de la gare de Denneville où le groupe de soldats français (en partie des marins) avait miné la route. Ce camion sauta sur les mines, les occupants furent tués.

On n'est pas d'accord sur l'armement dont disposait ce groupe de la gare mais il devait avoir un canon de 75 car, peu après, à l'arrivée des chars allemands, il en mit plusieurs hors d'usage, bloquant la route. Ce sont sans doute là les « pertes sensibles » dont parle le communiqué allemand.

Les Allemands répliquèrent et un soldat français, Roger Sponi, fut tué ; mais les Allemands ne passèrent pas et attendirent le jour pour attaquer à Pierrepont.

Voilà ce qu'il advint de ce groupe de Denneville : Ils décrocha dans la nuit, laissant ses morts à Marcanville. Une dizaine de soldats arrivèrent à la basnevillerie où ils se cachèrent. Il y avait un lieutenant et l'adjudant Louboutin.. C'est lui qui, le lendemain 18, après la bataille, alla rechercher le corps de Roger Sponi et l'enterra avec les autres dans le cimetière de Pierrepont.

Ensuite, ces soldats restèrent camouflés pendant plusieurs jours dans cette ferme. Finalement, voyant l'évolution de la situation, certains prirent la clé des champs en habits civils ; et d'autres, restés en uniforme, se rendirent aux Allemands.

Voyons maintenant ce qui se passe à Pierrepont.

La première apparition des Allemands à la ferme de la Chaussée (et non de la Sensurière) dut avoir lieu le 18 vers 4h30. Les contacts se déroulèrent de la façon dont Schmitt les raconte. Le lieutenant Ramas avait ordonné aux civils de partir dès l'ouverture du feu, mais certains étaient partis depuis la veille. Une voiture alla à Saint Sauveur le Vicomte chercher des ordres, mais là bas aussi, on ne savait rien. Les pourparlers se poursuivirent jusqu'à l'ouverture du feu par les canons français à 5h22 (on sait l'heure car un obus bloqua l'horloge du clocher de Saint Nicolas.

Là, il faut voir qu'un seul obus toucha l'église et non trois comme le dit le curé. Un deuxième traversa une grange et le troisième se perdit du côté de Bouttemont.



Aussitôt les Allemands répliquèrent. On n'est pas d'accord sur l'emplacement de leurs pièces. Selon certains, leurs canons de 77 étaient au pont de Bolleville, avec aussi un mortier sur la lande de la Cour (installé pendant la nuit). Selon d'autres, ce sont uniquement les chars sur la route qui firent les dégâts. On a aussi parlé d'installations à la Grinette (aujourd'hui Glinette).

En tout cas le combat fut rapide, pas plus de 10 minutes (pourtant Schmitt parle de trois quarts d'heure(?)). Le tir allemand, d'abord trop long (on a compté 27 trous d'obus dans les champs devant l'école de Pierrepont) s'ajusta vite et un obus tomba près de la pièce de 75 sous l'if, tuant les marins Charles Delporte et Étienne Morin, ainsi que le lieutenant Ramas. Il y eut 6 blessés.

Presque aussitôt le combat cessa et les Français se rendirent. Certains s'enfuirent et se cachèrent jusqu'au soir à la Hallegrain, d'autre repartirent chez eux.

De toutes façons les Allemands ne faisaient pas de prisonniers, et tous les Français, même vêtus en uniforme, purent partir (beaucoup chez eux) sans qu'on leur demande rien. La confusion était grande.

Le Allemands dégagèrent alors la route, ce qui demanda du temps. Ils cassèrent les fusils français récupérés (on en retrouva dans la cour de l'école). Il y eut du pillage dans les camions français garés près de là, et les papiers de la mairie furent éparpillés, mais on ne sait pas par qui.

On enterra à la hâte les morts dans leur hamac, en les plaçant dans une soute à munitions.

Puis les convois allemands passèrent sans interruption pendant trois jours vers Cherbourg. Dès lors que le lieutenant fut tué, il n'y eut bientôt plus de canonnade, sauf peut-être quelques coups isolés dans le lointain. C'est sûrement donc sous l'effet de sa commotion que Schmitt crut en entendre.

Un mois plus tard on vint relever les cadavres des Français. Seul Sponi, qui était de l'assistance ne fut pas réclamé. Il est toujours là. (Selon une autre source, ce n'est qu'en 1943 qu'on releva les cadavres.).

[Retour au sommaire](#)

Chapitre X: L'occupation et la libération.



30	29	28	27	100
26	25	24	23	100
22	21	20	19	100
18	17	16	15	100
14	13	12	11	100
10	9	8	7	100
6	5	4	3	100
2				100



L'occupation commença donc. Le cantonnement allemand le plus proche était à La Haye du Puits, mais des convois passaient souvent sur la route. Bientôt apparurent les tickets divers de pain, d'habits, d'essence, etc. À Saint Nicolas, l'instituteur, Mr. Tap, ayant été mobilisé, sa femme assurait les deux classes. Il revint bientôt et reprit sa place. Des réfugiés s'installèrent, en particulier au presbytère de Pierrepont, alors vide.

Il y eut des activités de résistance, en particulier à Saint Nicolas. L'abbé Hédouin en fut le noyau. Voilà ce qu'on pouvait lire dans la rubrique nécrologique le concernant en 1976 : *« Raymond Hédouin, né à Coutances, mort à Camberton dans sa 69ème année. Il avait fait la guerre comme brigadier infirmier au 91ème RI, puis dans la résistance. Sous les ordres d'Alexandre Legrand (dit Octave) chargé d'un réseau de renseignements s'étendant dans la région de Barneville, il faisait partie de l'organisation civile et militaire (OCM), branche action, surnommée centurie. Il fournissait à Legrand tous renseignements sur l'activité des occupants (mouvements des troupes, numéros des unités et nature du matériel etc.). Pour la même cause il était en relation avec Gaston Picot, chef du secteur de saint Sauveur le Vicomte à Valognes. On pouvait également compter sur lui pour héberger clandestinement ceux qui étaient pourchassés par l'ennemi. C'est ainsi qu'il eut à héberger du 17 mai au 5 juillet 44 un sergent américain tombé à Sainte Colombe, puis du 18 juin au 5 juillet, date de la libération de Saint Nicolas, deux sous-lieutenants américains. Le premier aviateur s'appelait Kenneth N Hongard, les deux autres John F Bowley et Cyrus S Carson. »*



Notons que l'abbé Hédouin s'occupait également de cacher des jeunes réfractaires au S.T.O. (Service du Travail Obligatoire). Je ne veux certes pas salir sa mémoire, mais, si certains n'en parlent qu'avec respect, d'autres ne l'aiment pas beaucoup, en particulier pour ses prises de position catégoriques sur les « traîtres » (sic). Par exemple, en 1943, il disait en chaire qu'il n'accorderait pas les sacrements à ceux qui trafiquaient avec les Allemands.

J'ai essayé de reconstituer ce qui s'est passé :

Le premier américain, Kenneth N Hongard, fut d'abord hébergé au Hot chez Mr Ruel où il était arrivé caché dans une carriole. Le 17 mai, il passa au presbytère de Saint Nicolas. Notons que durant plusieurs semaines, l'abbé Hédouin dut héberger chez lui en même temps l'américain dans le grenier et un officier allemand qui avait réquisitionner un logement. Hongard allait parfois faire un tour à la nuit. Un jour, sur le pont du chemin de fer (futur pont américain), il tomba sur deux soldats allemands. Sur leurs questions, il bredouilla quelques mots en anglais. Les Allemands ne devaient savoir ni l'anglais ni le français car ils le laissèrent filer. Vers la fin juin, les Allemands ordonnèrent

aux civils du bourg d'aller se réfugier à Launay. Hongard suivit.

Vers le 2 juillet tout le monde dut aller plus loin, au Roncheret (où d'ailleurs l'école eut lieu quelque temps). Hongard rejoignit alors les deux autres Américains à la Détrousse où ils furent cachés dans un grenier exigü. C'est là qu'ils attendirent l'avance des troupes américaines. Ce Bolley et ce Carson, eux, avaient été primitivement capturés par l'armée allemande. Ils furent, le 18 juin, amenés à la Détrousse pour y être exécutés. C'est alors que Mr. Giot réussit à offrir un verre aux Allemands. Finalement il les mit ivres-morts. Quand ils se réveillèrent, plus d'américains ! Ils rejoignirent leur unité sans doute en disant que le travail avait été fait. Mr. Giot avait en fait caché les deux pilotes dans une vieille boulangerie. Quant à l'abbé Hédouin, il fit office de coordinateur.



D'autres actes de résistance furent faits par des personnes anonymes : fausses cartes d'identité, cache de requis (réfractaires au STO), etc...

Selon une rumeur, citée par plusieurs personnes, il y eut également quelques petits trafics (d'eau de vie...) avec les Allemands puis les Américains. La vraie date de la libération de Saint Nicolas est le 4 juillet.

Revoyons maintenant cela en détail.

Des Allemands (une quarantaine) logèrent depuis Avril jusqu'à fin Mai à l'école de Pierrepont et au presbytère pour les officiers. Après il y en eut dans beaucoup de maisons des alentours. Chaque matin, ces troupes allaient sur la côte attendre les Anglais.



Le 6 juin ce fut le débarquement. Ce même jour les Américains bombardèrent Pierrepont pour couper les voies de communication (chemin de fer). C'est alors qu'un avion s'écrasa près de l'école. Le pilote, peut-être un Canadien, Robert Shipp, 32 ans, lieutenant, fut tué sur le coup. On a dit que son avion avait été victime des bombes de l'avion précédent. Pour d'autres, il a été abattu par deux chasseurs allemands. C'est alors que l'église subit ses premiers dégâts (toiture). On peut encore voir des débris de cet avion. Notons que quelques

heures après l'accident, des bons Français (inconnus) jugèrent judicieux de voler l'alliance du mort.

Le 18 juin les Américains arrivèrent par Neuville. Quelques Allemands logeaient alors au hameau Falaise. Il y eut, semble-t-il un combat au corps à corps où il y eut des blessés au dessus de l'école. Puis les Américains allèrent jusqu'à Saint Sauveur. Ils n'allaient guère bouger jusqu'au 4 Juillet. Ce même 18 juin, une dame patriote sonna les cloches de l'église de Pierrepont. Ce ne fut pas du goût des Allemands qui, la nuit suivante, la minèrent et la firent sauter. Quelques jours plus tard (date imprécise) le presbytère fut détruit par une bombe au phosphore américaine : les alliés, s'étant assurés que les occupants étaient réfugiés à Neuville, y avaient pourtant vu de la fumée.

Il faut dire que jusque vers le 27 Juin, le bas de Pierrepont était une sorte de no man's land où les soldats allemands et alliés se croisaient parfois. Un canon (ou un char) allemand était installé à la Hallgrain (on a retrouvé des douilles). Dans cette période, Mr. Lemonnier, facteur à Cherbourg réfugié à Pierrepont, alors qu'il allait en jeep avec trois Américains en quête d'alcool, fut tué par une mine à la Croix Baston. Le 25 juin, Louis Lepiez, 16 ans, mourut d'un éclat d'obus au Hot, 2 jours avant la libération de cette ferme. Beaucoup d'habitants de Neuville et Pierrepont avaient été évacués sur Carteret. La ferme de la Canurie fut rasée.

Un réfugié, surpris à Pierrepont auprès d'un cadavre américain, fut retenu par les Allemands et relâché seulement deux mois plus tard.

Finalement le front se stabilisa sur le marais. Les Américains installèrent un hôpital de campagne à la Lande Haut (Neuville). Ils placèrent des canons de 105 à Catteville et de 155 à Le Mesnil. Ce sont ces pièces qui ont fait les plus gros dégâts à Saint Nicolas. Il y avait aussi un peu partout des mitrailleuses, etc... Les Américains n'hésitaient pas à passer, avec leurs puissantes machines, dans des chemins réputés impraticables. On a vu, de Saint Nicolas, passer une troupe à pied, en plein jour, à découvert, dans les champs du Hot. Le pilonnage américain, avant l'assaut du 4 juillet, dura une journée et demie.



Du côté allemand il y eut divers mouvements de troupe. Pendant un temps, ce furent les combattants de la division Das Reich, de sinistre mémoire à Oradour. L'un d'eux, vers le 20 juin, fut tué et enterré à la Guilberderie. Il s'appelait Paul Pebraun, 19 ans. On vit aussi des Osttruppen : des Géorgiens, des Tatars, etc...

Les Allemands se retranchèrent près de La Cour. C'était là leur tête de pont.

Ils minèrent toute la zone de La Chaussée et de la ligne stratégique, firent sauter tous les ponts. Ils établirent 2 pièces de 75 Schneider sur le mont de Doville, une vers la carrière du bois des Clercs et une autre dans une carrière près de chez Mr. Lechanoine. Autrement, le principal de leur défense était les chars qui tiraient souvent de nuit. C'est à ce moment qu'un char Tigre « aplatis » un poteau de soutènement du passage à niveau, près du bourg de Saint Nicolas. Ces tirs allemands firent notamment des dégâts à l'église et à l'école de Neuville. Un Autrichien, l'officier Peck (?) était à La Volerie, il y fut tué.

Pendant cette période la population de Saint Nicolas fut donc envoyée à Launay, puis au Roncheret. Les archives de la mairie changèrent six fois de place et furent même cachées sous un tas de chaussures au passage à niveau. À Bouttemont, les civils étaient restés et avaient creusé des abris (tranchées recouvertes). Des soldats français n'étant pas supposés se trouver là, étaient cachés dans les greniers, ce qui valut à des gens de la ferme des interrogatoires. Mais rien ne fut découvert.

Finalement, après un pilonnage intensif, les Américains passèrent le marais le 4 juillet. Ils ne rencontrèrent que peu de résistance, les Allemands pliaient bagages. Beaucoup avaient été tués pendant les trois semaines d'attente, surtout près de La Cour. Et ceux qui le furent alors étaient entrain de se replier, comme celui dont le cadavre, sur la lande de Bouttemont, resta sur place jusqu'en septembre. Les Allemands, d'ailleurs, n'étaient plus guère ravitaillés, puisqu'ils n'hésitèrent pas à manger de la viande de bêtes abattues depuis plusieurs jours.

Les Américains foncèrent jusqu'aux abords de La Haye du Puits qui changea sept fois de mains et qui finit par tomber le 11 ou 12 juillet. Ils s'organisèrent à Saint Nicolas, un aéroport fut installé près de la forge Vandamont (un avion s'y écrasa d'ailleurs à l'atterrissage. Pas de victimes). En face, dans un champ de La Hurie, ils mirent un hôpital. Le 14 juillet, les Américains apportèrent,



venant de cet hôpital, les corps de deux civils inconnus qui y étaient décédés. Ils furent inhumés dans le cimetière de Saint Nicolas. Ce n'est que bien plus tard qu'on parvint à en identifier un, un père de 5 enfants, grâce à un ongle fendu. Il y avait un autre hôpital à Bolleville. À La Volerie, on fit un camp de repos pour soldats. Près des Cloutiers, sur la route de La Fosseyrie, on garda un millier de prisonniers allemands.

Enfin on garnit de mitrailleuses les ponts reconstruits, en particulier le pont « américain », placé à cette époque. Les Allemands cherchèrent à le redétruire après le 14 juillet (ainsi que celui de Josset). Le premier soir, des Messerschmitts manquèrent leur cible. Les Américains, surpris, ne réagirent pas. Mais le lendemain soir ils étaient prêts et un Messerschmitt s'écrasa dans un champ près des citernes actuelles après avoir largué sa bombe qui n'explosa pas. On la retrouva plus tard,

enterrée dans un talus le long du chemin qui mène aux citernes (à La Tisonnerie). Le pont resta debout.

Il me reste à rendre compte de trois affaires lamentables.

Le 4 juillet au soir, à La Volerie, un soldat américain blanc, pris de boisson, entra chez Aimable Laurent, chez qui étaient un certain nombre d'autres personnes. Ce soldat voulait une femme. Aimable Laurent réussit à le maîtriser. Survint un des supérieurs du soldat qui ordonna qu'on le lâche. C'est alors que l'ivrogne saisit son fusil et tira au hasard. Mr. Laurent fut tué d'une balle dans la tête et Mme Mancel, blessée, mourut des suites. Le soldat passé en jugement fut acquitté « au bénéfice du doute ».

Plus tard, en Août, un autre soldat, qui était dans le camp de repos de La Volerie, rodait dans le village en essayant de forcer les portes. Il arriva finalement près de La Dujardinierie, enfonça une porte et se saisit d'une vieille demoiselle d'environ 60 ans. Il partit la violer dans le chemin tout proche. Le curé Hédouin et Mr. Scelles, alertés, arrivèrent sur les lieux avec des gourdins, et non sans mal, ils assommèrent le gaillard. Puis ils allèrent soigner la femme. Quand ils revinrent, le soldat avait disparu : il était allé se plaindre à Bolleville que des civils l'avaient attaqué. L'abbé Hédouin s'y rendit en expliquant l'affaire. Le soldat, finalement, fut jugé et exécuté. Il était noir.

Enfin, à une date imprécise (le 4 ou 30 juillet), à La Chaussée, Marguerite Durand eut les deux jambes emportées par une mine anti-personnel allemande dans son jardin. Elle survécut.

Le bilan total fut lourd : 4 civils tués pendant ces trois semaines sur nos communes et des blessés.

Peut-être une trentaine d'Allemands morts, ou plus : on en retrouvera plusieurs au bout de la chasse du marais à Pierrepont, aussi à La Cour et un peu partout à Saint Nicolas.

Les pertes américaines sont plus difficiles à estimer car les corps étaient vite ramassés. On en a vu pas loin de la nouvelle église, sur la route de Neuville. Il y en avait aussi plusieurs à La Basnevillierie, à La Canurie.

Environ 700 bêtes furent tuées.

Les dégâts matériels furent importants, j'ai essayé de les relever mais j'en ai sans doute oublié :

- À Neuville, dégâts à l'église et à l'école.

- À Saint Sauveur de Pierrepont, outre des dégâts moins importants un peu partout : l'église, le presbytère et La Canurie, rasés.

- À Saint Nicolas : dégâts à l'église, à l'école. Fermes très endommagées ou rasées à Bouttemont, à la ferme de l'église, chez Mr. Scelles et chez Mme Leviennois (même hameau), à La Fosseyrie, à La Volerie, à La Tisonnerie (chez Pierre Diesnis), à La Chaussée. L'épicerie fut rasée, le presbytère endommagé, les ponts coupés. On releva au moins 160 trous de bombes et d'obus.

J'ai sûrement commis quelques erreurs en relatant ces faits que je n'ai pas moi-même vu, mais les témoins voudront bien ne pas m'en tenir rigueur. Je n'ai fait que transcrire ce qu'on m'a dit et ce texte a au moins le mérite d'exister.

[Retour au sommaire](#)

Chapitre XI : De 1944 à nos jours (1983)

Bien sûr, tout le monde ou presque est au courant des choses relatées dans ce chapitre, mais il n'en sera pas toujours ainsi et c'est pourquoi je les mets par écrit.

À la fin de la guerre, on s'attacha d'abord au plus urgent ; le déminage commença vers novembre 1945 pour se terminer en février 1946. Il était dirigé par le capitaine FTP Baudry (*Les Francs-tireurs et partisans (FTP) est le nom du mouvement de résistance intérieure française*). Sous ses ordres étaient des gens du pays (comme Mr. Dujardin et une douzaine de prisonniers allemands (des volontaires). Il n'y eut pas d'accident.



On démina notamment l'ancienne ligne stratégique. Les quantités d'explosif recueillies furent considérables : rien que pour le jardin de La Chaussée il fut relevé 82 mines anti-personnel. On fit exploser tout cela sur le mont de Doville. Puis, en 1946, on releva les cadavres. Ce fut souvent des prisonniers allemands qui firent ce travail.

On s'attaqua à la reconstruction qui se fit attendre : par exemple, la réfection de l'école de Saint Nicolas s'effectua vers 1948-49. Les ponts furent refaits après 1955. Le pont sur la rivière, détruit en 44, avait été remplacé par des gros tuyaux américains. Ils durèrent jusqu'en 1957.

Beaucoup de dégâts furent remboursés au titre de dommages de guerre.

L'église de Pierrepont avait été trop endommagée et le curé Gardin décida d'en faire une neuve. On en posa la première pierre le 6 janvier 1955. Elle fut bâtie principalement avec les pierres de l'ancienne église. On incorpora d'ailleurs certains motifs, en particulier un bas-relief du Christ enseignant. Pour le plan général, on prit modèle sur l'église de Jurques (Calvados). Ce furent les gens du pays qui firent le gros travail « dans un bel élan de solidarité ».

Le presbytère, lui, date de 1956 comme l'atteste une pierre gravée. Comme il restait de l'argent, on bâtit la petite maison de Mme Berthelot en place de l'ancien presbytère.

À Saint Nicolas, en attendant que l'épicerie soit reconstruite, on éleva un baraquement qui existe toujours.

Ce fut vers le milieu des années 50 que l'on vit les premiers tracteurs, vers 1965 les machines à traire et la culture du maïs.

L'électricité arriva en 1952.

Vers 1960, on goudronna les routes.

En 1961, on ferma une classe à Saint Nicolas, on ouvrit le CES à La Haye du Puits (bâtiments actuels : 1963).

Vers 1960, la forge de Saint Nicolas ferma.

En 1965, on restaura l'église de Neuville.

En 1968, l'école de Neuville ferma.

En 1969, commença l'installation d'eau qui s'acheva par la mise en service de l'usine des eaux (lande de Bouttemont). En 1980 et par l'achèvement du programme, cette même année, à La Lande à Neuville.

Progressivement, les trains de voyageurs ne s'arrêtèrent plus, pour cesser tout à fait vers 1970.

En 1973, ce fut le jumelage des communes de Saint Sauveur, Saint Nicolas et Bolleville et initialement Baudreville. Elles viennent de se séparer à nouveau (janvier 1983).

En 1975, on jumela les écoles de Saint Sauveur et Saint Nicolas.

En 1977, ferma l'épicerie de Saint Nicolas.

En 1979, le dernier curé de Saint Sauveur, Saint Nicolas et Neuville, l'abbé Juhel, partit. Depuis c'est le curé de Denneville.

En 1981, on a refait le calvaire et monument aux morts de Pierrepont, en 1982, l'école de Pierrepont ferme et en 1983 on refait le pont américain.

Pour terminer, voilà un tableau de la population des trois communes à diverses dates. Il se passe, hélas, de commentaires.

	1829	1837	1842	1847	1856	1868	1882	1900	1940	1954	1967	1975	1980
Neuville	209	193	164	170	190	182	141	131	106	89	70	65	59
St Sauveur	575	593	591	590	555	488	426	384	282	240	210	186	166
St Nicolas	868	829	847	822	782	687	634	577	369	363	292	275	258

[Retour au sommaire](#)

Chapitre XII : Lieux particuliers.

1) L'église

Voici la description qu'en donne Renault :

« L'église se compose du chœur, d'une nef et de deux chapelles. Le chœur et la nef sont voûtés en bois. La voûte du chœur date de 1768. Les fenêtres qui éclairent l'église au nord sont rondes et insignifiantes. Une arcade à ogive met les deux chapelles en communication avec l'église. L'arc triomphal entre chœur et nef est également à ogive. Une tour carrée et massive, couronnée par un toit à double égout, s'élève au sud de l'église, à l'extérieur. Il règne autour de sa partie supérieure une galerie, soutenue par cinq petites arcades sur chaque façade. Le premier étage est voûté en pierre, et les rampans du toit à double égout de cette tour sont garnis de crochets. Il existe dans la chapelle septentrionale, un tombeau avec plusieurs personnages. Jésus Christ est couché dans le tombeau. À sa tête est une sainte femme qui tient un suaire, deux autres femmes sont en prière. La forme de l'arcade de ce petit monument et celle des colonnettes révèlent la fin du XVIème siècle ou le commencement du XVIIème. La fenêtre qui éclaire cette chapelle est à deux arcades cintrées que divise un meneau. On remarque dans cette chapelle une pierre tombale qui porte la



date de 1560. Le retable de l'autel et ses colonnes sont chargés de dorures. Il est couronné par le Père Éternel qui sort d'un nuage, bénissant le monde de la main droite, et tenant de l'autre un globe surmonté d'une croix. L'anté-fixe qui termine l'un des murs de la chapelle septentrionale est en forme de petites croix dont les branches sont écartées, c'est à dire hérissées de pointes et de nœuds. L'église est sous le vocable de Saint Nicolas. Elle était comprise dans l'archidiaconé de Bauplois et dans le doyenné de Saint Sauveur le vicomte. ».

Mis à part l'aménagement intérieur, l'ensemble à peu changé.

Je note pourtant certains oublis : dans une autre chapelle, dite Saint Sébastien, il y a deux pierres gravées en écriture gothique. Sur la première : « *Cy devant gisent les corps de noble home Guillaume de Pierrepont, en son vivant sr du lieu Escaulleville, Baudreville, la Motte à Angoville sure Beauchamps et Mesnilrogues. Lequel décéda le 16 oct 1588. De melle Lenne de Berrauville en son vivant et épouse dudit sr laquelle décéda le 25 mars 1584. E dam elle Lennelouan en son vivant feme et espouze de noble home Jacques de Pierrepont sr du lieu Escaulleville et la Motte laquelle décéda le 5 janvier 1606. Priez Dieu pour les âmes des trépassés pater ave.* ».

Sur la deuxième : « *L'an mil V (cinq cent?) cinquante, noble home Jehan de Pierrepont, seigneur du lieu et patron en sa portion et seigneur de Baudreville et Pyrou assis en Varenguebec et Neufmesnil et de Bouttemont a faict édifier cette chapelle à l'honneur de Dieu et de monseigneur Saint Hubert et a promis que..... édifice sera entretenu par luy et successeurs signeurs du lieu priez Dieu pour luy.* ».

Dans la chapelle de la mise au tombeau, on remarque aussi, près de la porte donnant sur l'extérieur, un bénitier encastré, formé de statues de réemploi : la partie basse est une vasque et la partie haute est une tête de femme (peut-être Sainte barbe). Le tout peut être du XIIIème siècle.

Sur la pierre tombale citée par Renault, on lit : (certaines parties sont illisibles).

« *Cy git noble home mr Pierre de Pierrepont, prestre en son vivant, curé de Portbail et Sureville lequel trespasa le IX jour d'avril 1560 priez Dieu pou luy..... icy faict ajouter..... Sr Geoffroy de Pierrepont lequel après décéda le Pr jour de septembre l'an 1589 priez Dieu pour luy.* ».

Je note aussi, à la petite entrée sud de l'église, une pierre tombale où l'on ne peut plus lire qu'un seul mot : « *Guillaume* ».



HIER (1909)



AUJOURD'HUI

Histoire : La construction de cette église, fondée sans doute sur le petit prieuré du XIème siècle, est très mal connue. La partie la plus ancienne est la tour fortifiée, qui peut dater de la guerre de 100 ans, ou alors d'avant, mais elle aurait été modifiée à cette occasion. Les créneaux ont été arasés et ont été bâtis, après le logement, des cloches.

On édifia ensuite la chapelle Saint Sébastien qui doit dater du XVIème siècle. Il n'est guère possible de lire quoi que ce soit sur les nefs disparues ou reconstruites. Je signale sans conviction deux traditions : la première est qu'il n'y aurait eu au départ que la tour qui aurait eu alors non pas un escalier à vis, mais un autre, courant sur les quatre côtés intérieurs. Ç'aurait été une tour de guet.

La seconde est que, dans un temps, l'église, à usage privé du seigneur, ne consistait qu'en la chapelle Saint Sébastien. C'est très improbable car il y avait déjà une église au XIIIème siècle.

2) Le presbytère. Il n'était pas bâti en 1810.

L'ancien devait être au nord de l'église car en 1846 un important incendie détruisit plusieurs maisons par ici. Un de ces bâtiments est qualifié d' « ancien presbytère ». Le nouveau, qui a cessé de servir en 1959, n'offre rien de particulier si ce n'est un curieux écu sur le mur sud.

3) La Cour.

Description : La forme générale est celle d'une cour carrée qui fut, selon la tradition, jadis entourée d'eau avec un pont levis. On entre par une grande double portée voûtée. L'habitation est au nord. Ce bâtiment en deux parties a été fait au moins en trois fois. Il est bien difficile à dater. Certaines parties peuvent être du XV^{ème} siècle. À gauche, la grande partie, en restauration : à son angle sud-ouest, une tourelle contenant jadis un puits, et passant pour avoir été le départ de souterrains. À l'autre angle, un montoir, c'est à dire un petit escalier pour monter facilement à cheval. Dans ce bâtiment, une poutre porte l'inscription : « NO RAPO PP FLFEN 1821 ».

L'autre partie, à droite et en retrait, est reliée à la première par une tour cylindrique engagée dans l'ensemble, et qui contient un escalier à vis. Dans la grande pièce une cheminée avec linteau en bois, gravé : « FPF LE ROI 1851 » ; sur la façade, une autre inscription, avec deux cœurs « FPN Le Meignan 1850 » (de fait, à cette date, un Jean Lemeignan habitait à La Cour).

Le bâtiment ouest est une chapelle que je pense être la chapelle de la Trinité. Elle a une porte remaniée du XV^{ème} siècle avec en haut un écusson vide. À l'intérieur, la place de l'autel et la trace d'une grande fenêtre en ogive.

Plus loin, un grand pigeonnier, malheureusement coupé par la ligne stratégique.

Selon les anciens, le chemin d'accès s'est fait, à une époque reculée, par le chemin qui va vers Launay. Les autres ailes sont des communs.



HIER

Bientôt, quand il fera beau.

AUJOURD'HUI

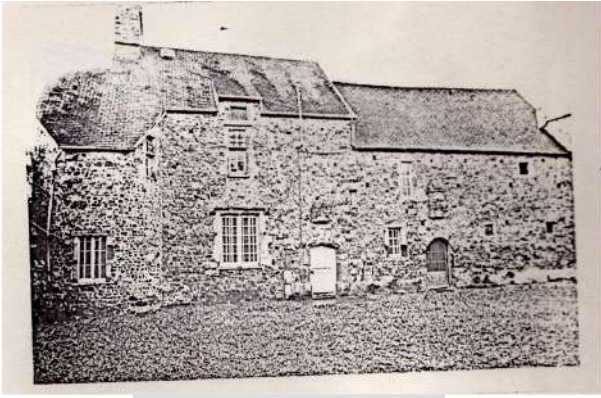
Histoire : C'était sans doute la demeure des seigneurs de Pierrepont, peut-être dès le XIII^{ème} siècle (mais aucun bâtiment actuel n'est antérieur au XV^{ème}). Sur les vieux titres, on dit que « *les anciennes rentes sont payables en ladite cour de Pierrepont* ». Il est vrai que l'on a cité aussi comme demeure seigneuriale Bouttemont et Écolleville. Les trois sont peut-être vrais, soit que la résidence se soit déplacée, soit qu'il y ait eu plusieurs seigneurs (peut-être de la même famille).

D'ailleurs, à la fin de l'ancien régime (1789), les seigneurs de Pierrepont ne devaient plus résider ici, mais habitaient ailleurs, au gré de leurs propriétés dans toute la France.

En 1789, c'était Charles Adolphe de Mauconvent, seigneur de Pierrepont, Lithaire et autres lieux. Il comparut à l'assemblée des trois ordres du baillage du Cotentin. Il possédait outre La Cour, La Chaussée, La Hurie, Ecolleville, Bouttemont ! Sa famille ne fut pas dépossédée par la révolution, car, en 1803, sa veuve Anne Eustache Rose Charlotte d'Osmond possédait encore tout cela. Vers 1855, le propriétaire de La Cour était le marquis de Briges.

4) Bouttemont

Description : C'est un très ancien manoir qui, selon les anciens, a disposé de douves, d'un pont levis, d'oubliettes. On y accédait autrefois par l'ouest, d'un chemin aujourd'hui bouché ; maintenant c'est par l'est. On débouche dans la cour en laissant à gauche un grand bâtiment à un étage sans fenêtres, sans cheminée et muni d'une seule petite porte d'origine. On se demande à quoi il pouvait bien servir ?



HIER

Bientôt, quand il fera beau.

AUJOURD'HUI

Histoire : L'aspect défensif du tout indique une période troublée. Le propriétaire était Jehan de Pierrepont, en 1550. Avant 1914, une famille Lemonnier y habitait. Le personnel n'était pas nombreux : le maître, sa femme, un valet et une servante qui vit encore, Mme germaine Lecuirot.

5) Écolleville (ou Escaulleville, Écaulleville, Écauzeville).

Description : On arrive par le sud. Avant le chemin de fer c'était par l'ouest. Ce manoir a subi tellement de modifications qu'il est difficile de s'y retrouver. Des bâtiments ont été détruits. La forme d'origine était en carré. Les parties les plus anciennes sont du XVème siècle, très transformées.

Le logement actuel est très composite. À l'est, une tour englobée dans l'ensemble avec un escalier à vis. À l'angle, une forte tour très arasée. Entre ces deux tours, une belle pièce avec une grande cheminée. Près du toit, au nord, une pierre de réemploi, à l'envers, portant (1) 850. Sans doute la trace de réfection des combles.

La partie ouest prouve un enrichissement au XVIIIème siècle : en effet, on a alors fait refaçonner la façade en construisant une grande entrée avec escalier à l'extérieur. La porte a un fronton triangulaire. Ce bâtiment est comme interrompu à l'ouest, mais sur le plan de 1810 on voit qu'il n'en était pas ainsi. En fait, la façade a dû être assez symétrique et une partie a dû s'écrouler.



HIER

Bientôt, quand il fera beau

AUJOURD'HUI

Histoire : Le seigneur du lieu, en 1586, était Guillaume de Pierrepont ; vers 1600, c'était Jacques de Pierrepont et en 1707, François Jacques de Pierrepont.

6) La Hurie

Description : On accède par un chemin venant de la D903. Il y a eu un logis de concierge. Le plan général est en U, les deux branches sont des communs. Le manoir est au fond. La façade est symétrique avec la porte au milieu. On y accède par un vaste perron.

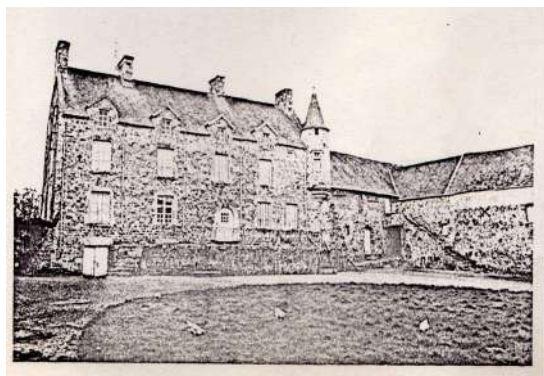
De chaque côté, des grandes fenêtres au rez de chaussée et au premier. Plus haut encore, des mansardes surmontées d'avancées du toit triangulaires.

À droite, une élégante poivrière (*Une poivrière, en architecture, est une guérite de maçonnerie à toit conique*). Il y en eut une aussi à gauche, depuis longtemps écroulée.

À l'arrière, un forte tour carrée, avec escalier à vis, arquebusières et latrines donnant sur l'extérieur.

Notons, sur la façade à gauche, un écu muet à l'envers, dans une couronne de feuilles.

Selon l'habitant, il s'agirait du signe que la propriété a été, à une époque, celle d'un bâtard d'une famille noble.



Bientôt, quand il fera beau.

7) La Volc HIER

AUJOURD'HUI

Cette ferme fut autrefois un hameau où il y eut une forge. La ferme actuelle a été en partie détruite en 1944, puis refaite. On trouve dans l'encadrement de la porte, deux pierres de réemploi portant deux cadrans solaires et la date : 1775. Elles devaient nécessairement se trouver au sud.

La partie centrale, transformée en cellier, passe pour avoir été l'ancienne grange de dîme. On a, parait-l, bouché jadis des pièces souterraines (les oubliettes).

8) La Fontaine Saint Martin :

Ce fut un grand hameau. La fontaine elle même n'est qu'un trou d'eau, mais elle passait pour être sainte, sans que j'aie pu déterminer ce qu'elle pouvait guérir. On venait encore chercher son eau avant 1914.

9) La croix des maladreries est insignifiante. Jadis, il y avait une grande croix en bois. On y allait en procession aux rogations. Plusieurs traditions s'y rapportent : il y aurait eu là un hôpital pour lépreux au moyen âge (il y a aussi des champs qui s'appellent la Maladrerie). Un prêtre y aurait été tué, personne n'a pu malheureusement me donner de détails. La croix aurait été réputée contre les maladies de peau.

La croix en bois, qui pourrissait à terre jusqu'à ces dernières années, aurait été renversée par un cheminot anticlérical qui voulait la brûler.

10) Lieux oubliés

Certains disent qu'un petit champ, situé non loin à l'ouest du pont américain, a été un ancien cimetière. De fait, on voit une pierre, appelée « l'écali », et qui ressemble beaucoup à ces plaques que l'on enjambait pour entrer dans les cimetières. Pour les uns, c'était le cimetière de la paroisse, pour les autres ce serait celui des seigneurs de La Cour.

[Retour au sommaire](#)

Chapitre XIII : Écoles, moulins, commerces.

1) Écoles : À Saint Nicolas il y avait une école de garçons en 1682 et une école de filles en 1718. La première se trouvait en face de chez Mr. Charles Scelles (Bouttemont) et la seconde non loin du calvaire Lelouet.

En 1867, une veuve Ozon acquit l'école des filles. Dans le même temps elle vendait la pièce où est l'école actuelle. En 1877, on vendait l'école des garçons à un Mr. Lerouge. Pourtant les écoles nouvelles ne devaient pas être finies, puisque on lit sur une fenêtre au premier étage de l'école des filles (aujourd'hui) la date : 7 6 84. D'autre part on m'a cité le cas d'une dame, née en 1882, et ayant fréquenté..... l'ancienne école des garçons ! Laquelle était pourtant vendue ! Peut-être qu'on a construit d'abord l'école des garçons, alors l'école des filles s'est transportée dans l'ancienne, où elle a pu rester assez longtemps, à la suite de circonstances qui m'échappent.

2)Moulins : il y avait deux moulins à eau à Saint Nicolas, le plus vieux s'appelait Moulin de Bas. C'est la maison actuelle de Mr. Boyer. On voit encore bien l'emplacement du bief et de la roue. Les meules ont servi pour faire les encadrements de portes. Il fut construit avant 1699, il dépendait de La Cour.



Le 15 juin 1698, Catherine du Fay, veuve de Jacques Alexandre de Pierrepont, donne le bail de deux moulins.

En 1717, ces moulins furent fieffés* à Martin Lebourgeois. Ils n'allaient plus quitter cette famille jusqu'en 1871, date probable de leur fermeture.

Le deuxième moulin dont il est question est le Moulin de Haut, appelé aujourd'hui cascade de Bouttemont. Celui-ci fut construit entre 1689 et 1698.

En outre, les Lebourgeois bâtirent entre 1810 et 1824, un moulin à vent sur la lande de Bouttemont. Il dut arrêter soit avant, soit en même temps que les autres. La machinerie resta en place. La meule tomba en 1918.

On pense que ces moulins travaillaient de concert : les grains étaient d'abord commencés au moulin à vent puis ils descendaient aux autres.

3) Commerces : À Saint Nicolas, vers 1861, il y avait une forge vers l'emplacement de l'ancienne épicerie Dujardin. Avant 1914, on retrouve une forge de l'autre côté de la rue (chez mme Lord), tenue par un Adolphe Daisy dit Gambetta. Il mourut d'un pari stupide. Juste avant la grande guerre, cette forge fut reprise par Mr. Renouf qui déménagea en face, vers 1920, près du presbytère. La forge s'arrêta vers 1960.

Avant 1914, il y avait deux épicerie-café. (D'ailleurs la tradition dit qu'à une époque il y a eu 7 cafés à Saint Nicolas). La première à côté de la forge Daisy, tenue par Mr. Chesruel. L'autre, en face, était tenue par Jean Luce avant de passer à la famille Dujardin. Cette seconde épicerie survécut à la grande guerre. Rasée en 1944, elle s'établit dans un baraquement en face, qui existe toujours. Elle fut finalement reconstruite à son ancienne place et ferma en 1977.

Il y eut un cordonnier, Alfred Beuve, près de la maison de Mr. Charles Scelles, jusque vers 1920. Un autre, Mr. Bellée, à La Tisonnerie ne ferma qu'à sa mort en 1946.

Jusqu'après 1914, la forge de La Volerie fut tenue par un Mr. Lamarre. Il y eut également une forge à La Louetterie et à La Forge Vandamont, mais c'est plus ancien.

Il faut encore ajouter les colporteurs et marchands ambulants divers.

* *En Normandie, vente qui ne diffère de la vente ordinaire que parce que le prix, au lieu d'être un capital, est une rente perpétuelle ou foncière.*

Chapitre XIV : Légendes :

Inutile de dire qu'elles sont à prendre « avec des pincettes ». Pourtant, je veux en faire part ; car elles contiennent peut-être une part de vérité.

Sousterrains : Si l'on en croit les « on-dit », ils sont nombreux. Ils commencent tous sous une tour. Les deux plus fréquemment cités sont celui qui irait du Hot à La Cour à travers le marais et celui de La Cour à Bouttemont. Mais j'ai relevé aussi :

- Du Hot à la vieille église de Pierrepont (souterrain des moines).
- De l'Hingrehou à cette même église.
- D'Écolleville à La Cour.
- De La Hurie à La Cour.

Seigneurs : La légende veut que la séparation de Saint Nicolas et de Saint Sauveur soit due à une brouille entre deux frères (jumeaux?), seigneurs de Pierrepont. Chacun aurait voulu sa propre église. Fâché, et pour ne pas partager les cloches, l'un d'entre eux les aurait enterrées dans le marais (dans le souterrain).

C'est pour cela que l'on dit « *que les cloches sonnent dans le marais quand les gens ont du bruit* ».

Chapitre XV : Seigneurs de Pierrepont :

Je ne cherche pas ici à faire la généalogie des seigneurs de Pierrepont, tâche peut-être possible mais qui dépasse mes capacités. On peut toutefois observer que c'est la même famille qui a tenu Pierrepont de l'an Mil au XVIIème siècle, que cette famille s'est divisée en plusieurs branches, que tous ses membres n'ont pas habité Pierrepont.

Les premiers seigneurs de Pierrepont datent de vers l'an mil. Geoffroy, Renaud et Robert de Pierrepont accompagnèrent le duc Guillaume à Hastings. Celui-ci, reconnaissant, leur donna des terres en Angleterre. (On a déjà vu ce qu'il advint de cette branche anglaise).

Les Pierrepont restés en France se divisèrent au moins en trois branches, l'une resta ici. Une autre s'établit dans la région de Bayeux. Une troisième posséda la baronnie puis le marquisat des Biards.

Voici quelques membres de la famille :

En 1190, un Robert de Pierrepont est à la croisade.

Vers 1250, un autre Robert de Pierrepont.

Vers 1550 (date incertaine), Jehan de Pierrepont, seigneur de Saint Nicolas, Baudreville et Bouttemont.

En 1574, Guillaume de Pierrepont, commandant les châteaux de Valognes et Saint Sauveur le Vicomte. Il est qualifié de « traître ».

En 1588, Guillaume de Pierrepont (peut-être le même), seigneur du lieu et de Baudreville.

En 1596, un Guillaume et plus tard un Hervé de Pierrepont, gouverneur de Granville.

En 1606, Jacques de Pierrepont seigneur d'Ecausseville (Aujourd'hui Écolleville).

En 1617, Antoine Garaby, sieur de Pierrepont, né le 28/10/1617 à Montchaton, mort en 1665. Écrivain, auteur des « essais poétiques du sieur de la Luzerne », dont voici un quatrain :

« Rien n'est si peu sage que l'homme.
Noë fit le fol en buvant,

Adam, en mangeant de la pomme,
Et moi peut-être en écrivant ».

En 1665, le seigneur de Pierrepont est patron de la chapelle de la Trinité.

En 1690, Louis XIV érige en marquisat la baronnie des Biards pour récompenser Louis de Pierrepont.

En 1707, François Jacques de Pierrepont est propriétaire d'Écolleville.

En 1718, un B. de Pierrepont fonde l'école des filles de Saint Nicolas.

Enfin, le dernier seigneur, en 1789, est Charles Adolphe de Mauconventant.

Après la révolution , il n'y a plus de seigneurs, mais le patrimoine passe à une famille d'Osmond puis de Briges.

[Retour au sommaire](#)

Chapitre XVI : Maires, maîtres d'école et curés de Saint Nicolas.

Ces listes viennent de l'almanach de la Manche qui n'est pas toujours exempt d'erreurs.

Maires :

1829 - 1837 : Fossey	1926 – 1929 : Laurent
1838 - 1840 : Delalande	1930 – 1931 : Campain
1841 – 1847 : Mauger	1935 – 1940 : Renard
1848 – 1855 : Fossey	1941 – 194 ? : Lerouge
1856 – 1868 : Mauger	194 ? - 1957 : Dujardin
1869 – 1899 : Letourneur	1958 – 1973 : Poisson
1900 – 1914 : Hostingue	À cette date, les communes de Saint Sauveur et de Saint Nicolas se sont jumelées.
1915 – 1924 : Tirel	Depuis 1974 : Roger Angot
1925 : Dujardin	

Maîtresses (école des filles).

1865 – 1868 : Luce	1912 – 1934 : Mme Lefol
1869 – 1870 : Cauchard	1935 – 1951 : Mme Tap
1871 – 1875 : Euvrie	1952 – 1955 : Mme Noël
1876 – 1888 : Molet	1956 : Simon
1889 – 1902 : Mancel	1957 – 1961 Mme Tournière
1903 : Noël	L'école des filles ferme alors
1904 – 1911 : Mme Létang	

Maîtres et maîtresses (école des garçons)

1842 : Mr Grossin	1914 - 1918: (vide)
1843 – 1847 : Mr Breuilly	1919 - 1934: Mr Lefol
1848 : Mr Grossin	1935 - 1951: Mr Tap
1849 – 1870 : Mr Folliot	1952 - 1 955: Mr Noël
1871 – 1884 : Mr Lamy	1956 - 1961:Mr Tournière
1885 – 1890 : Mr Marianne	1962 - 1972: Mme Bellet
1891 : Mr Le Rebourg	1973 : Mr Lamy
1892 – 1894 : Mr Clouet	1974 - 1978 : Mme Lecler
1895 – 1896 : Mr Lecauchois	1979 - 1980 : MmeChancerel
1897 – 1911 : Mr Létang	1981 – 1982 : Mr Solt Patrick
1912 – 1914 : Mr Lefol	1983 : Mr Levoyer Marc

Curés

1829 – 1841 : Renault	1925 – 1928: Gougeon
1842 – 1845 : Gourdier	1929 : Fortin
1846 – 1852 : Leprince	1930 – 1935: Bouchard
1853 – 1860 : Lecaplain	1936 – 1941: Allix
1861 – 1868 : Huard	1942 – 1946 : Hédouin
1869 – 1898 : Baudry	1947 – 1948 : Laisney
1899 – 1904 : Cognault	1949 – 1959 : Gardin
1905 – 1910 : Auvray	1960 - 1967 : Lecouvey
1911 : Gougeon	1968 – 1979 : Juhel
1912 – 1924 : Legros	Depuis 1980 : Lebégot (Denneville)

[Retour au sommaire](#)

Chapitre XVI I: Anciennes superstitions

Elles ont été recueillies par l'instituteur de Pierrepont à la fin du siècle dernier (19ème). Il n'a pas manqué d'en souligner « la stupidité ».

1 – Abeilles : Quand quelqu'un meurt dans la maison d'un possesseur d'abeilles, on fait porter le deuil aux ruches en attachant à chaque ruche un petit morceau d'étoffe noire, sans cela, dit-on, les abeilles mourraient dans l'année. Si on profère un jugement devant elles, ou bien si on les désigne sous le nom de « bêtes », elles piquent.

Si on les tue sans nécessité, on compromet son bonheur.

Les abeilles volées ne profitent pas chez le voleur. Elles ne réussiraient même pas si elles étaient achetées et il est peu prudent de s'en défaire, car vendre des abeilles c'est vendre sa chance. Si pourtant on était forcé d'acheter une ruche d'abeilles, il faudrait bien se garder de marchander, cela les ferait mourir dans l'année.

En leur adressant la parole, il faut les appeler « belles-belles, abelles-abelles ou mes petites belles ».

2 – Poules : La poule qui chante le coq, c'est à dire dont le cri ressemble au chant du coq, porte malheur, aussi s'empresse-t-on de la tuer.

3 – Chouette : Elle indique la mort. La guérison d'un malade, quand la chouette a chanté autour de sa maison, est impossible.

4 – Coucou : Entendre chanter le coucou pour la première fois au printemps, et si on a de l'argent sur soi, c'est l'assurance d'en avoir toute l'année.

5 – Araignée : La vue d'une araignée annonce de l'argent. La somme dépendra de la grosseur de l'insecte.

6 – Vache : Pour mettre une vache en rut, on lui verse dans l'oreille l'eau de cuisson des moules. Quand on l'amène au taureau, on lui met une poignée de boue sur les reins, ou bien on fend en quatre le bout de sa queue.

7 - La malherbe : C'est une plante légendaire qui vous fait perdre votre chemin si vous marchez dessus.

8 – 13 : Si l'on est 13 à table, un convive mourra dans l'année.

9 – Vendredi : C'est le jour de malheur, il ne faut rien entreprendre.

10 – Même idée : Si deux personnes ont simultanément la même idée, elles mourront la même année.

11 – Saint Médard : S'il pleut ce jour (8 juin), il pleuvra pendant 40 jours.

12 – Saint Étienne : Ce jour (26 décembre), on ne doit pas manger de choux, ni en cueillir.

13 – Veille de la Saint Jean : Les fleurs cueillies ne flétrissent jamais. C'est le jour le plus sain de l'année pour prendre un bain.

14 – Galette : Couper la galette à la fouée, c'est à dire à la bouche du four, avant que les pains ne soient enfournés, les empêche de cuire.

15 – Pain béni : Si on laisse traîné du pain béni et qu'un animal en mange, il devient enragé.

16 – Pain : Il faut tracer une crois avec le couteau sur le pain avant de le couper.

17 – Messe de minuit : La veille de Noël, toutes les bêtes mettent un genou à terre à l'heure du sacrement. Mais on sera battu si on cherche à le vérifier.

18 – Bûche de Noël : La cendre de la bûche de Noël, appelée *tréfouet*, mise sous le lit, préserve du tonnerre.

19 – Mariage : Les enfants nés d'un mariage en mai deviendront fous. Un mariage en août rend les époux jaloux. Il ne faut pas se marier le jour d'un enterrement. Il ne faut se marier ni le mercredi ni le vendredi. Quand plusieurs personnes se marient le même jour et qu'elles se rencontrent, l'une d'elles mourra dans l'année.

20 – Relevailles : Si, en allant se relever de ses couches, une femme rencontre comme premier enfant un garçon, son prochain sera un garçon (idem pour une fille).

21 – Enfants : Pour ne pas qu'un enfant meure, il faut le vouer au blanc (c'est à dire à la Vierge) ou au bleu (c'est à dire à Saint François d'Assises). Il faut alors toujours l'habiller de cette couleur jusqu'à ses 7 ans.

22 – Mal de Saint : Il existe un Saint pour beaucoup de maladie. Une messe au Saint Esprit ne sera bonne que si on la paye avec l'argent d'aumônes reçues.

23 – Prière du matin : Pour qu'elle soit bonne, il faut se laver les mains avant de la faire.

24 – Purgatoires : Si on récite en se couchant, 5 pater et 5 ave pour les âmes du purgatoire, elles nous réveilleront à l'heure que l'on souhaite.

25 – Saint Antoine : On lui dit 5 pater et 5 ave pour retrouver un objet perdu.

26 – Chanvre : Quand on le cueille, il faut en laisser un beau brin pour l'oiseau Saint Martin (martin pêcheur). Ainsi, on aura une prochaine belle récolte de cette plante.

27 – Miroir : Les filles peuvent mettre un miroir sous leur chevet, afin de voir en rêve celui qui sera son époux.

[Retour au sommaire](#)



Je n'ai mis des notes qu'au début de cet ouvrage, les livres de référence étant par la suite toujours les mêmes.

- 1) Le Cotentin, Robert Lemièrre, p 81
- 2) Annuaire de la Manche 1859, p 96
- 3) Histoire de Pierrepont, Nicolas Mauger, 1884, p 100
- 4) Études historiques sur le département de la Manche
- 5) Toustain de Billy
- 6) idem
- 7) Gallia christiana T XI col 568
- 8) Gallia christiana T XI, col 172
- 9) Gerville, p 195
- 10) Histoire de l'abbaye de St Sauveur le V. A Lerosey p 252
- 11) Histoire de la Normandie, éd privat p 96
- 12) Dupont, histoire de la Manche.
- 13) Annuaire de la Manche, 1859, par Mr Renault.
- 14) idem
- 15) Grand Larousse en 12 vol
- 16) Mauger
- 17) idem
- 18) idem.

Je me suis servi notamment de :

L'histoire de Pierrepont, par Nicolas Mauger, dans la "revue biographique, bibliographique et littéraire de l'amateur manchois" 1884

L'histoire de Pierrepont, par M Renault, annuaire de la Manche 1859

L'histoire de l'abbaye bénédictine de St Sauveur le V, par Lerosey.
des "notices, mémoires et documents publiés par la société d'agriculture et d'histoire naturelle de la Manche" (vol 40, 1927)

du "mémoire de la société des antiquaires de Normandie, (1825)
de la revue Vikland (canton de la haye du puits.)

des "manoirs, églises et châteaux des environs de la haye du Puits, par P Leberrier

De l'histoire du Cotentin en 6 vol, par Jean Dupont,
Des fichiers et archives de St Lô, dont les références sont trop nombreuses pour être citées ici.

De la notice historique sur l'école de Pierrepont. Levoyer, 1982

Des registres paroissiaux et de fabrique de St Sauveur et St Nicolas.
Des cadastres de 1810 pour St SAUVEUR ET St Nicolas, ainsi que de la matrice de St Nicolas.

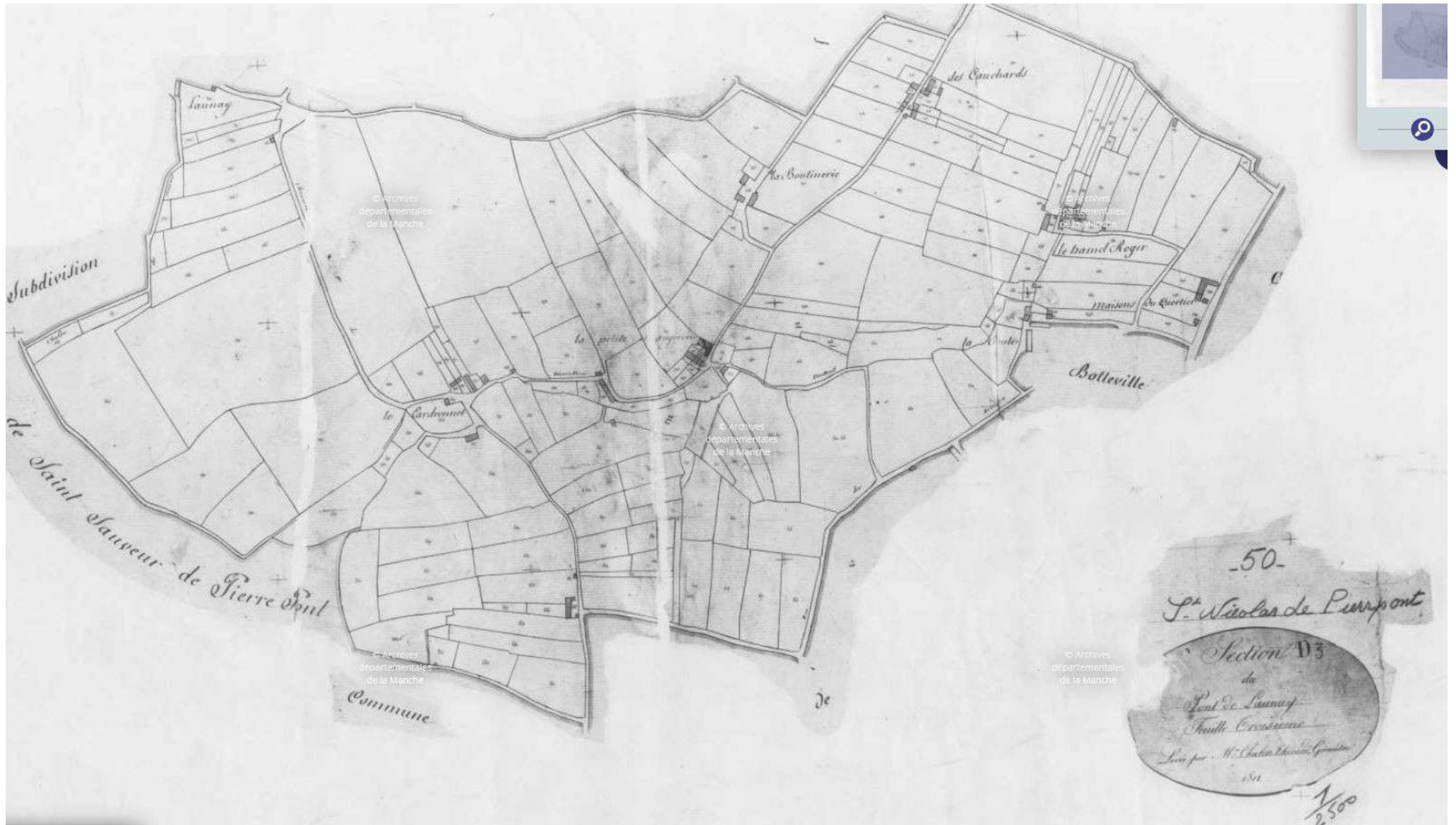
Des archives des délibérations des conseils de St Sauveur et St Nicolas.
Et surtout des renseignements que m'ont fournis la quarantaine d'habitants des trois communes et ailleurs, qui ont eu la gentillesse et la patience de répondre à mes questions.

Ayant du presque tout faire par moi-même, pour baisser le prix de revient, je prie le lecteur de m'excuser pour les innombrables fautes de frappe qui jalonnent l'ouvrage: je n'ai aucune formation de dactylo.

Cet ouvrage est dédié à la mémoire de Nicolas Mauger, ancien instituteur de Pierrepont, et auteur d'une histoire locale, et de l'abbé Courbaram, curé de St Sauveur de 1818 à 1854, précieux collecteur de données anciennes.

Je tiens à remercier spécialement l'abbé Lebéhot, qui a donné son temps sans compter pour faire le tirage de cette brochure.

Annexe 1



© Archives
départementales
de la Manche

Commune

Mont Caignin

Le Tostern

section

section

La Clou

Le Buisson

Le Ranchet

Le Quetteux

© Archives
départementales
de la Manche

Commune

Le Picallier





© Archives départementales de la Manche

© Archives départementales de la Manche

© Archives départementales de la Manche

© Archives départementales de la Manche

© Archives départementales de la Manche







Section

Section

Subdivision

© Archives départementales de la Manche

© Archives départementales de la Manche

© Archives départementales de la Manche

© Archives départementales de la Manche

© Archives départementales de la Manche

50.
S. Nicolas de Pierre-Pont
 Section N° 2
 de
 l'arrondissement
 de Avranches
 par M. le Baron de ...
 1811

1/2500